Le jardin raconté

- ANECDOTES ET TRANCHES DE VIE AU JARDIN -
UN RECUEIL DE PAROLES RÉALISÉ AUPRÈS DES RÉSIDENTS DU FOYER LOGEMENT EHPAD DE BLETTERANS EN 2016

Des paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016,
porté par le CPIE Bresse du Jura et soutenu par la Fondation de France. Crédit photo : Vincent Bidault

MÉMOIRES DE JARDIN

Adeline P.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Adeline P., 90 ans
Bletterans, le 1er mars 2016

Mon mari était cheminot à Dole. C'était lui qui s'occupait du jardin et moi des fleurs.
Il faisait du jardin partout. Il cultivait en couche, de la sauge (rouge) et des œillets d'inde. La sauge, on ne l'utilisait pas en cuisine. C'était une plante d'ornement.
Au printemps, il couvrait et découvrait les couches. Au début, il retournait à la main, il bêchait, et après il passait le motoculteur.

Il faisait des petits pois, des carottes. Et pis des haricots violets sur des rames. J'en ai fait des conserves. On en donnait aux voisins. Des pommes de terre, des « certema » (?), des arlis et pis des roses là... qu'on cuisinait en cocotte.

On n'achetait quasiment rien ! On avait des asperges aussi. Ça allait bien dans une terre sableuse.

Maman, je me souviens elle faisait des choux qu'elle mettait en silos. On en faisait des potées. Et les meurettes (des oignons et des œufs qu'on cassait dedans) avec du vin.

Mon papa avait une grosse ferme. Il savait tout faire. Il voulait labourer lui-même son champ parce que les autres ne faisaient pas des sillons bien droit... Il mettait du sarrasin que ma mère faisait cuire en bouillie.
On avait de la vigne et beaucoup de pommiers. On faisait du cidre. Papa distillait. Il remplissait des tonneaux. Et je me souviens, on était tellement pressés d'en boire qu'on plongeait une paille directement dans le tonneau sur la charrette.
Y'avait des pommes blanches (qu'on ne voit plus maintenant), des rainettes, des grosses rainettes grises pis des poires qu'étaient mures pour la Sainte Madeleine (on les appelait les poires « Madeleine »).
Il cultivait de l'orge et de la chicorée, qu'on buvait à la place du café.

Dans le jardin que cultivait maman, y'avait plein de fleurs... des volubilis, des roses trémières. Y'a un coup, quand j'étais petite, j'avais cueilli toutes les fleurs, quelle idée ! Je me souviens qu'elle m'avait grondé.

Ma grand-mère, je me souviens, elle mettait des roses à infuser dans l'eau chaude et elle se soignait les yeux avec ça. Et pis de la mauve, des violettes. On mettait aussi des fleurs de Lys dans l'huile pour les épines et les échardes.

Plus tard, on allait chez ma sœur, à Chapelle-Voland, voir son jardin. Elle habitait un ancien manoir. C'était une curiosité. C'était un jardin en carrés délimités par des buis qui était autrefois cultivé par des prêtres.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Aldo S.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Aldo S., 86 ans

Bletterans, le 2 avril 2016

J'ai vécu à Montmorot jusqu'à 20 ans, puis à Saint-Amour, et enfin je me suis installé à Bletterans en 1990. C'est là que j'ai commencé à faire du jardin. J'étais scieur de bois et après j'ai pris un petit restaurant.

J'aimais bien bêcher mon jardin. J'avais de la bonne terre. Je le bêchais deux fois par an. J'avais un copain qui venait m'aider. Moi je bêchais et je sarclais, j'enlevais l'herbe dans les allées mais c'est lui qui semait. Mon jardin faisait 30 m sur 20. J'avais des pommiers, des cerisiers et des cognassiers. Les pommes c'étaient des blanches. Je mettais un peu de pommes de terre, des tomates, de la salade, des haricots... Y'avait beaucoup de haricots.

J'ai eu un accident, on m'a opéré des artères, alors c'est mon copain qui s'occupait du jardin. Moi j'ai continué à bêcher. Mon copain comme moi, on ne s'occupait pas de la lune. Moi, la lune, j'y connais rien !

Jardiner, ça s'apprend pas vraiment... c'est en voyant les autres. Pour bêcher et pour sarcler, y'a pas besoin de prendre des leçons. Mes parents faisaient un peu de jardin mais c'est vieux, je ne m'en rappelle pas. A l'époque, y'avait les salines de Montmorot, ils mettaient beaucoup de cendres. Y'avait une usine à gaz. Ils récupéraient les cendres de coke.

C'est quand j'ai été à la retraite que j'ai commencé à faire du jardin. J'aurai eu une santé de fer, j'aurais demandé un jardin à la commune. Je bêchais à l'automne et au printemps. Ça s'arrêtait là. Et je ramassais des haricots. Je récoltais quelques légumes de temps en temps. Ça me plaisait et surtout ça me passait le temps. J'aimais être dehors. J'allais faire un tour au jardin presque tous les jours.

Il y avait un puits. J'avais installé une pompe électrique pour avoir de l'eau, et je récupérais un peu d'eau de pluie. Mon ami arrosait. Il ne voulait pas que j'arrose. Mon ami, ça faisait 50 ans qu'il faisait du jardin ! C'était un ancien cultivateur. Un professionnel, quoi. Je lui disais souvent : t'as de la chance que je sois là pour t'apprendre à jardiner !

J'achetais mes graines et quelques plants en jardinerie. Il n'en fallait pas beaucoup. J'avais du thym, du basilic. On avait repiqué une plante qui poussait comme du chiendent. Ça ressemble à du bambou. Ça avait envahit le jardin. Ça se mange avec du poisson. De l'angélique. Beaucoup de gens ne connaissent pas.

J'avais des tomates dont je me suis occupé longtemps. Mon copain me donnait toujours de la Saint-Pierre mais je ne l'aimais pas beaucoup. Moi, je mettais de la cœur de bœuf et de la cornue, et une qui ressemblait à une orange. Elle était bonne celle là. Il y a une année, ça n'a rien donné du tout. Elles ont eu la maladie. Et puis ça m'est arrivé de les mettre un peu tard. Je traitais un peu à la bouillie bordelaise. J'avais pas besoin de fumier. J'avais de la bonne terre facile à bêcher. Les engrais chimiques, je ne m'en servais pas.

Avec mon copain, on est allé chercher du terreau à Villevieux mais c'était pas terrible. Non, généralement, je ne mettais rien. Pas de fumier. Mon ami se servait du fumier de ses moutons.

Je pourrais faire un peu de jardin. Je peux me baisser mais le problème c'est que je ne peux pas me relever. Ici, y'a pas grand de jardin. Mais si c'était en hauteur, pourquoi pas... planter deux ou trois fraisiers, et des herbes aromatiques. Moi, ce que j'aime le mieux, c'est la salade et les tomates. Je faisais beaucoup de sauce tomate. La rouge grenobloise. Mon copain ne mettait que de la frisée, mais moi j'aime pas ça. On semait directement dans la terre. La salade, les radis. Une année, on a mis des poireaux et des choux, on a trouvé moyen de se les faire voler ! C'était des choux frisés.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

André-Robert J.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

André-Robert J., 86 ans

Bletterans, le 25 avril 2016

J'avais un tout petit jardin à Perrigny. C'était de la terre de vigne, elle n'était pas facile à travailler. Je faisais surtout des patates, et mon épouse avait un petit carré de fraises. Elle aimait bien faire le jardin. Elle semait des haricots qu'on mangeait et fur et à mesure. Je ne me souviens pas qu'elle ait fait des conserves.

Moi, je n'avais pas l'esprit d'un jardinier. Enfin, je m'en occupais quand même un peu. Je retournais la terre à l'automne. Au printemps, je faisais des tranchées, je mettais un peu de fumier avant de repiquer les plants.

Mes petits enfants ne font pas de jardin. Déjà, il n'ont pas le terrain pour et c'est pas leur truc. Mon gendre est apiculteur. Je me souviens que ma mère faisait du jardin et qu'elle utilisait le fumier des lapins comme engrais. Y'avait pas 36 variétés de patates. Y'en avait une ou deux mais je ne m'en souviens plus.

On ne mettait pas de produits de traitement... Je ne suis pas pour les traitements chimiques.
Le bio, je sais vaguement ce que c'est... mais j'en pense du bien. On s'oriente de plus de plus vers le bio, c'est sûr. C'est sûrement une méthode d'avenir.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Bernard D.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Bernard D., 91 ans

Bletterans, le 6 avril 2016

J'ai toujours habité le Creusot. Je suis venu dans le Jura pour me rapprocher de ma fille. Nous avions une maison de campagne à Broye, à coté d'Autun. Cette maison avait appartenu à mes parents. J'y allais régulièrement.

J'avais un assez grand jardin. C'était plat et il y avait un grand champ qui, ensuite a été ensemencé naturellement et qui s'est transformé en une forêt de pins. Je l'entretenais avec une barre de coupe. J'ai arrêté de jardiner il y a quatre ans.

J'avais un jardin potager et un verger. Des pommiers, des pruniers. J'avais un abricotier mais je n'ai jamais rien récolté dessus. De plus, il attirait la foudre. Il a été remplacé par un autre qui a servi de paratonnerre également...(sourire). J'avais une trentaine d'arbres. Comme variétés, il y avait la reinette et la winter banana (une pomme succulente qui n'avait qu'un défaut, c'est qu'elle était moins bonne en décembre). Je les cueillais et j'en faisais profiter les amis.

On faisait des tartes et un peu de compote. Les pruniers, c'était de la quetsche, de la Reine Claude et de la mirabelle. J'avais peu de pêchers parce qu'ils prenaient tout de suite la cloque. J'avais essayé de traiter à la bouillie bordelaise mais rien n'y faisait. Ils fleurissaient et puis plus rien. Les autres arbres n'étaient pas du tout traités. J'avais des poiriers mais c'était des poires à confitures. Quelques uns étaient palissés. Je faisais moi-même la taille à l'automne ou au début de l'hiver. C'était un voisin qui m'avait expliqué. Aujourd'hui, je manque de souffle mais sinon, je saurais faire encore.

Le potager, c'était du classique. Je cultivais des tomates (là aussi, c'était traité à la bouillie bordelaise). Elles étaient à l'extérieur, je leur avais fait un toit pour éviter de les traiter. Je les taillais. C'était de la marmande à cette époque. Et puis une autre tomate plutôt allongée. A l'époque, c'était assez limité. Aujourd'hui, c'est la russe et la cœur de bœuf.
Je faisais des haricots verts, des pois, des poireaux, des carottes et puis des courgettes. Je ne faisais pas de conserves. Je donnais le surplus à des amis. Ça faisait des heureux. Je n'utilisais aucun produit de traitement parce qu'il n'y en avait pas besoin.

Les doryphores, je les ramassais à la main. C'était des planches de taille raisonnable, pas de la culture intensive. Le roundup, tout ça, je n'utilisais pas. C'était le piochon ! (sourire). Je désherbais tout à la main. De toute façon, un jardin a besoin d'être biné de temps en temps...

Un paysan me donnait du fumier de cheval. Il m'en apportait un tombereau. J'achetais mes semences en grande surface sauf pour les pommes de terre, le persil... des choses comme ça. C'était de la petite pomme de terre nouvelle type grenaille.

Il y avait un apiculteur qui avait deux ruches tout à coté de chez moi. C'était un amateur mais de temps en temps, j'avais un pot de miel. Moi, je n'en ai jamais eu parce que je suis allergique à la piqûre d'abeille, du coup, je ne m'y suis pas intéressé mais je sais que ça m'aurait plu. Les abeilles et moi, on avait une incompatibilité d'humeur ! Pourtant je ne leur avais rien fait.

Mes parents étaient dans le prêt à porter. Mon père faisait déjà du jardin dans la maison que j'ai occupé plus tard. Mes méthodes ne différaient pas des siennes ou très peu. Ma grand-mère vivait avec mes parents.

Je me souviens qu'elle faisait des tisanes de verveine, de camomille, des choses comme ça. Il y avait du thym, du serpolet, qui poussait dans les champs. Personnellement, je n'aimais pas tellement les tisanes. Quand j'étais enfant, je me souviens qu'à la fin des vacances, nous allions cueillir des mûres dans ce qu'on appelait les bouchures. On avait des noisetiers en bordure de terrain et un beau noyer, qui avait déjà un certain âge.

Plus tard, j'ai ramassé des orties pour en faire de l'engrais. L'inconvénient, c'était que ça sentait fort. Ça débouche le nez ! C'est bon pour les tomates. Et puis on en trouvait partout. Les racines sont traînantes alors ça prolifère très rapidement.

J'aimais bien les haricots verts quand ils étaient bien fermes, un peu craquants, pas trop cuits quoi. Aujourd'hui, tout est très cuit. C'est la norme alors je suis content quand je vais manger chez ma fille le dimanche, je retrouve les goûts d'antan. Mais généralement, je ne fais guère de différence entre les légumes du commerce et ceux que je cultivais dans mon jardin. Ah si, c'était un plaisir de cueillir une salade le matin, à la fraîche, comme on dit, et de la manger le soir.

Par contre pour désherber, c'était surtout le soir. Je faisais attention à la lune montante ou descendante. J'avais un voisin paysan qui suivait scrupuleusement les cycles lunaires. Mais lui comme moi, on n'observait pas directement. On n'était pas « lunatiques » (rires). Je me souviens, il y avait une revue qui s'appelait « Dieu soit béni » qui traitait des lunes, du moment de planter les choses. Sinon, c'était le calendrier des postes. Avant de planter, on regardait le calendrier. Par exemple, il valait mieux semer les radis en lune « douce ».

L'écologie, on n'en parlait pas encore. Disons qu'on était écologistes sans le savoir. On faisait attention. Il y avait des règles implicites. N'utilisant pas ces produits à l'époque, je ne me posais pas de questions. C'est un fait qu'au point de vue de l'écologie, on est beaucoup plus avancés qu'il fut un temps. Les herbicides, le roundup tout ça... à l'époque on disait que c'était anodin et puis on s'est aperçu qu'hélas, il avait des effets néfastes. Et puis ça se retrouve dans le temps. Les effets ne sont pas immédiats. C'est la frénésie de vouloir produire. C'est comme les fermes, maintenant, ce ne sont plus des fermes mais des industries. Quand on voit les vaches par centaines dans les étables...

L'expérience étant là, on en parle. J'en parle avec mes enfants, mes petits enfants. Ils sont réceptifs. Ils s'intéressent.

Mon fils fait un peu de jardin mais c'est très réduit. Ça se limite des fois à une botte de persil. Mes petits enfants ne font pas de jardin. Ils ont des propriétés mais c'est du gazon.

Les jeunes, ils se rendent compte que c'est beaucoup de travail le jardin, et puis ils n'ont pas forcément le temps. Ils ont autre chose à faire. Ils sont sur leurs écrans, leurs tablettes, leurs iphones. Il faut un peu de progrès, mais il ne faut pas en abuser. Moi, j'ai une tablette. J'envoie quelques sms. J'ai une petite fille qui est partie en Australie alors ça facilite la communication...

Maintenant, les gens veulent tout anticiper. Aller toujours plus loin, plus vite. C'est vrai, on est toujours pressé. C'est un tapis roulant. Il faut suivre.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Daniel M.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Daniel M., 72 ans

Bletterans, le 31 mars 2016

Je n'ai jamais fait de jardin mais tout ce qu'on me disait sur le jardin m'intéressait. Au jardin de M. Tibert à Larnaud, j'ai été impressionné par la quantité de fleurs. C'est un jardin extraordinaire à base de courges et de fleurs.

Moi, je suis né à Vouziers dans les Ardennes, mais j'ai surtout vécu en Normandie, à Mont-Saint-Aignan dans la banlieue de Rouen. C'était une petite ville. Il y avait des grands jardins où je travaillais, qui étaient entretenus par des jardiniers. Je suis venu dans le Jura pour me rapprocher de ma sœur.

Le jardin ici me plaît. Le documentaire sur les oiseaux m'a beaucoup intéressé. Je trouve qu'il était bien fait. On voyait bien le parcours des oiseaux. Les oiseaux des jardins, je ne les connais pas plus que ça. Il y a les merles, les pies, les tourterelles... Moi, je ne les nourris pas. Parce que, à ce qu'il parait, c'est pas bon de leur donner du pain. Je pense que c'est bien de les accueillir au jardin avec les mangeoires, les nichoirs.

Ici, j'ai ramassé des feuilles une fois ou deux. Et puis, récemment j'ai participé à l'entretien avec monsieur Quertigniez. Je ne me sens pas de prendre la pioche.

Pour l'environnement, il y a beaucoup de choses à faire. Il faudrait supprimer l'emploi des pesticides et employer des méthodes naturelles. Pour les moucherons, les choses comme ça, il faut employer des coccinelles pour faire ça !
La ministre Mme Royal veut faire des jardins dans les écoles. Je pense que c'est bien mais il faut voir avec l'éducation nationale. Moi, je trouve que c'est une bonne chose. Ça ferait faire du sport aux jeunes qui sont toujours sur leurs tablettes.

Je travaillais pour le centre départemental de l'enfance. Tous les corps de métiers étaient représentés. J'avais des collègues jardiniers. Il y avait un grand parc mais je ne me souviens pas des plantes qui y étaient cultivées. Je me souviens qu'il y avait des fleurs. Avant, il y avait plus d'animations jardin. J'étais là pendant l'intervention de Monsieur Kovarik, mais je ne me souviens plus ce ce qu'il a dit.
Tous les ans, je vais visiter le jardin de Larnaud. J'aime bien. Il y a des courges, des coloquintes et des fleurs.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Denise L.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Denise L., 89 ans

Bletterans, le 10 mars 2016

Chez mes parents, on était que des filles mais on participait à tous les travaux de la ferme, comme si on avait été des garçons. Je me souviens, après 45, de l'arrivée des premiers tracteurs, des premières moissonneuses batteuses...

C'est ma mère qui s'occupait du jardin. Dans le fond, y'avait des groseillers, des framboisiers, et des fraisiers dans les allées. Je me souviens, quand on était enrhumés, elle nous faisait cueillir des feuilles de ronce pour en faire des tisanes. On n'avait pas de miel. On se disait toujours que si on avait une ruche, ce serait bien mais mon père avait déjà beaucoup de travail, il ne voulait pas s'en occuper. Et à Authumes, y'avait pas d'apiculteurs.

Dans le jardin, y'avait des radis, des petits pois. Les salades, c'était la laitue de passion (première salade), la batavia, les frisées, les scaroles et ainsi de suite, qu'on faisait blanchir.

Y'avait aussi de l'oseille, des asperges, en fonction des saisons. Les tomates, elles étaient cultivées en pleine terre dans le jardin. Je me souviens qu'il y avait la marmande. A cette époque, on s'échangeait encore bien les semences. On laissait mûrir quelques pieds (des fois, un pied, c'était suffisant), on les faisait sécher et on récoltait les graines pour l'année suivante. Pour les asperges, on creusait un fossé, on mettait les turions et on rebouchait mais pas complètement. On ne récoltait rien avant trois ans, même si les asperges produisaient avant.

Comme engrais verts, y'avait le trèfle blanc, qui fleurissait de bonne heure et puis l'autre qui fleurissait l'été, que mon père enterrait au moment des labours. Pour préparer la terre, on utilisait d'abord la bêche, et des petites pioches qu'on appelait des binettes pour faire les sillons.

Mon père avait des animaux. Il faisait du fromage de chèvre sec. Il aimait ça, mais on n'en trouvait pas à l'époque. Il cultivait du chanvre et du lin, pour en faire des cordes. Mon père, il était « moderne » comme on dit, il essayait des cultures qui n'étaient pas courantes !

Aux premiers beaux jours, on était dehors. Quand il faut travailler la terre, c'est toujours pénible mais chez nous, la terre était facile. On enlevait les chardons avec des petits outils. Et je me souviens qu'une fois, la maîtresse nous avait emmenés dans un champ pour ramasser les doryphores mais il y en avait très peu à l'époque. C'était rare. On racontait que c'était des avions allemands (ou américains) qui les avaient largués au dessus des champs pendant la guerre.

Les champs autour, ils s'appelaient la charme, la forêt des melons (on disait comme ça mais y'avait pas de melons bien sûr !) et puis les champs de pierre. Je me suis mariée en 45 et mon mari et moi, nous sommes installés à Francheville (à coté de Chaumergy). On y faisait aussi du jardin. C'était du travail mais c'était surtout un agrément. On y était tranquilles. J'aimais voir ce qu'on allait récolter. Il y avait beaucoup de fleurs dans notre jardin : des dahlias, des glaïeuls, des pivoines, des soucis, des pensées. J'avais des photos mais elles ont été perdues quand mes enfants ont déménagé ma maison.

Mes enfants font tous du jardin, qu'ils soient en retraite ou non. Ils m'en parlent, oui, ils me demandent des conseils !

MÉMOIRES DE JARDIN

Fernand Q.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Fernand Q., 83 ans
Bletterans, le 2 mars 2016

Je suis né à Willems prés de la frontière belge en 1933. J'y suis resté jusqu'à mes 18 ans pour le service militaire, puis j'ai fait 26 ans d'armée. Quand je me suis installé à Villevieux, je faisais un peu de jardin pour ma consommation personnelle, ça n'avait rien à voir avec des quantités industrielles. Comme j'étais en très bonne santé, ben je bêchais mon jardin et je plantais aux saisons requises. Suivant le temps, je pouvais me mettre à bêcher. J'avais pas de motoculteur. Rien du tout. La bêche. C'était le temps qui me guidait.

A Villevieux, j'avais une très bonne terre de culture. Je plantais des pommes de terre, des poireaux, des navets...parce qu'il en faut aussi pour faire la soupe, pis voilà quoi... pis de la salade, de la laitue, de la frisée. Il est probable qu'elles aient eu des noms spécifiques mais pour moi, c'était de la laitue. La variété, je m'en fichais pas mal. Je vous dis, j'étais pas un jardinier. Je faisais ça comme ça, pour ma consommation personnelle. Mon jardin, il faisait 8 mètres sur 8. Y'avait une planche de pommes de terre, une planche de poireaux, une planche de carottes. Et de la salade bien entendu.

On cultivait des herbes aromatiques bien sûr, c'est obligé. Du thym, du laurier, du persil, ail, oignons, échalotes. Quand on fait la cuisine, on a besoin de tout ça. Les patates étaient à part. D'une année sur l'autre, je les mettais jamais à a même place parce qu'il faut varier l'endroit, à cause de l'engrais naturel qu'il peut y avoir dans le terrain.

Je mettais pas d'engrais. c'était vraiment du bio. Je traitais quand il y avait trop de vermine, mais c'était quelque chose de très simple. On trouvait les produits dans le commerce mais c'était pas des produits nocifs, c'était pas comme les produits chimiques d'aujourd'hui... et c'était rare qu'on s'en servait, il fallait vraiment qu'il y ait une invasion. Le bio, aujourd'hui, si c'est vraiment respecté à la lettre, je dis que c'est bien parce que dans le temps, du temps de mes parents et de mes grands parents, ça a toujours été du bio. Après, il a fallu produire, produire, fallait que ça soit mieux que les autres alors on mettait des engrais. Et ça, c'est mauvais. Chez nous, à Villevieux, y'a beaucoup de cultivateurs qui font du bio. C'est plutôt bien accepté et pis, pour la santé, c'est tellement mieux.

Je faisais pas de conserves. C'était tout le temps du frais. A part la compote de pomme. J'avais un pommier. Le nom me revient pas... C'était la grosse pomme. Je cueillais les pommes avec précaution, et je les stockais dans le grenier, dans un endroit bien sec, bien propre, et une partie dans la cave.

On avait des pommes pour tout l'hiver. Tout marchait avec les saisons. Quand c'était les fraises, c'était les fraises. Quand c'était les cerises, c'était les cerises.

Mon jardin faisait vivre trois personnes. Moi, ma femme et ma fille. On récoltait le tilleul pour les rhumes, la grippe, tout ça. Pour avoir une bonne hygiène de vie quoi. A la campagne, on trouvait ça partout. On allait dans les bois et on cueillait des mûres, des groseilles sauvages, des trucs comme ça. Et des prunes sauvages, ce qu'on trouvait dans les bois, ou dans les haies. Des pruniers, des merisiers, des choses comme ça quoi. Y'avait deux ou trois noyers, des noisetiers aussi. On peut appeler ça comme ça, des gourmandises, c'était notre dessert. On cultivait des fraises qu'on mangeait avec de la crème et un peu de sucre, comme on peut encore le faire maintenant.

A l'époque, les enfants, même quand ils étaient tout jeunes, à partir de 12 ans, on allait déjà au champ. Sarcler, biner, désherber. Maintenant on achète du tout fait. Quoique, à la campagne, les gens aiment bien avoir leur petit potager. Les oignons, les échalotes. Parce qu'ils savent que ce qu'ils achètent, ben c'est pas tellement bon. Ça vient d'on ne sait où. En ville, faut voir la qualité. Maintenant, les jeunes, ils veulent plus rien faire, il leur faut du tout fait. Ils sont paresseux. Ils préfèrent faire de la mobylette ! Nous, on allait aux champs. On travaillait. On donnait un coup de main aux parents...

Mes parents... Ma mère faisait un peu de jardin comme moi, pour avoir quelques légumes. On faisait notre beurre, notre lait. On était autonomes. C'était comme ça dans le temps. J'ai connu mes grands parents. Mon grand père paternel était forgeron. Mais j'étais tout petit. Je ne me souviens pas.

Mes parents faisaient du jardin dans le Nord. Mon père faisait de l'endive. C'était des petits champs. On fait des couches... des silos si vous préférez, bien couverts avec de la fine paille et de la terre. Et au bout de trois semaines à peu près ça faisait une très jolie salade, pointue, une endive quoi. Après les commerçants venaient les chercher et ça allait sur le marché.

Le patois du Nord, je le connais, mais ça fait tellement longtemps, des décennies que je suis ici, où on ne le parle pas... Je le comprends, je le reconnais, mais parler avec qui ? Enfin, voilà quand même quelques mots : les "penetières", c'était les patates. Les endives, c'était les chicons. Le jardin, on disait le "gardin". C'est possible que ça vienne de l'anglais.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Françoise C.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Françoise C., 58 ans

Bletterans, le 13 avril 2016

Mes parents avaient une ferme à Cosges, près de Bletterans. J'ai toujours vécu avec eux. On avait du terrain et des bêtes. On faisait des céréales. J'aidais mes parents et une fois que mon père a été malade, on prenait des aides parce que je ne pouvais pas le faire toute seule. J'avais une sœur qui est décédée en 1979. Personne n'a repris la ferme.

Le jardin, je le bêchais. On faisait nos légumes. J'aimais bien le jardin. On cueillait les haricots, on ramassait les pommes de terre, on faisait des tomates, on faisait tout, des petits pois. Je finissais de le bêcher fin février, et des fois on passait le motoculteur.

Y'avait beaucoup de fleurs. J'aimais faire tout ça. C'était pour ma maman que je le faisais. Parce qu'elle aimait quand je faisais le jardin, tout ça... Au lieu d'acheter les légumes, on en avait. Surtout les pommes de terre nouvelles. Elles étaient bonnes à la poêle avec une salade. On faisait les petits pois et les échalotes de bonne heure, et puis les pommes de terre, on les plantait après pâques, le lundi de pâques.

Y'avait la charlotte, la bintje, la sirtema. J'aimais aller désherber. Maintenant, tout ça c'est de la pelouse... On avait des hortensias, qu'on avait mis à la mort de ma sœur. Y'en avait de toutes les couleurs. Ça m'a fait du mal de quitter la ferme.

On avait un verger avec un mirabellier, deux pommiers ; elles étaient bonnes. Ça faisait des bonnes compotes. Et papa a planté deux pruniers, des quetsches. On avait aussi un cerisier, c'était des bigarreaux, et deux pommiers. C'était un genre de golden ; on pouvait les manger à la main et puis des autres, des petites pommes que ma sœur aimait bien. On avait aussi des framboisiers, des groseilliers, du cassis. Maintenant que c'est tout en friche, je me dis qu'on s'est bien donné du mal.

Les tomates, on en récoltait des grosses, des "cœur de bœuf". Elles étaient bonnes ! Et toutes en chair. Aujourd'hui, j'en achète mais elles ne sont pas si bonnes. Et puis, elles doivent être traitées. Nous aussi on traitait, mais ce qu'on faisait les derniers temps, c'est qu'on mettait des œillets d'Inde, ça empêchait la maladie. Comme pour les choux, soit on pouvait mettre de la cendre ou bien des coquilles d'œufs pour empêcher la maladie et éloigner les chenilles.

Ceux là, ils étaient vraiment bons, avec des pommes de terre nouvelles et des carottes. On faisait aussi des choux verts et des choux de Bruxelles. Ceux là, on en avait tout l'hiver. On avait de l'oseille aussi, qu'on cueillait, qu'on lavait, qu'on mettait au congel. Je peux vous raconter comme si c'était aujourd'hui. Ça me revient tout ça. Je pourrais vous aider ici. Je pourrais faire un peu de jardin. Semer un peu de salade... s'il y a de la place. S'il fait beau, je suis d'accord de semer des radis et un peu de salade.

Vous savez, celui qui a fait du jardin, il s'en rappelle. Des moments, j'ai le dos qui est un peu fatigué. Ça vient de tout ça. Mais enfin, si mes parents étaient encore là, ils pourraient dire tout ce que j'ai fait.

Les pommes de terre, on les traitait contre le mildiou. C'était avec de la bouillie bordelaise. On traitait rien qu'avec ça. Ça éloignait les doryphores. Et des fois, on les ramassait à la main. Les derniers temps où on a fait le jardin, mon papa, qui n'avait déjà plus toute sa tête, s'était trompé de produit pour les pommes de terre. Il avait mis un produit, je ne sais pas quoi. On n'a pas eu une pomme de terre. Y'avait plus rien !

Les tomates, pareil. Il avait tout empoisonné. On n'a jamais su ce qu'il avait mis... Dans les champs, c'était pareil. Il se perdait. Il ne savait plus où il était. Ça a été très dur pour moi.

Je suis allé à la foire aux plantes à Pierre de Bresse, avec les autres résidents. Y'avait des belles fleurs. Ça change les idées. On a vu des beaux rosiers aussi. Chez nous, il y avait des polyanthas. Des rouges et deux roses devant la maison. Et deux grimpants aussi. Il y en avait un qui s'appelait la "danse du feu". J'aimais les roses, enfin toutes les fleurs. On avait du Seringat, des boules de neige, des iris. Qu'est ce qu'il y avait d'autre ? Des dahlias, des glaïeuls, des pivoines (mais ça ne durait pas longtemps), des lilas (un blanc, un rose, un violet), un arum.

On mettait les framboises dans des sacs au congel. On en avait tout l'hiver. Maintenant, c'est tout arraché tout ça. Moi, je dis, on ne devrait pas arracher les fleurs. C'est tellement beau et gai. C'est vrai c'est toujours gai les fleurs. Moi je leur cause, je leur parle, aux fleurs. On me dit : pourquoi que tu causes aux fleurs, elles ne veulent pas te répondre ! Moi je dis que si, qu'il faut leur parler. On est allé aux jonquilles à Colonne et bientôt, ça sera le muguet. Ah, je suis née là-dedans, c'est ma vie, quoi !

Ma sœur allait aux mûres. On faisait de la confiture. De la confiture de pêche aussi. Mon oncle avait des pêches de vigne. Je n'ai jamais ramassé d'orties parce qu'elles me piquaient. On avait une vigne aussi. Ah, je me rappelle de tout ! Ma grand-mère de Cosges utilisait de la camomille. Je sais qu'on peut faire des tisanes avec le thym, pour la gorge. Samedi, à la foire aux plantes, on a goûté une plante qui avait le goût d'huître !

Quand on faisait les pommes de terre, avant de passer le motoculteur, on mettait de l'engrais. Comme ce qu'on mettait dans les champs. Peut être qu'on mettait du fumier mais je ne m'en souviens pas. On avait des cochons, des poules, des canards, des dindes, des pintades (qui se sauvaient), des lapins... Des vaches laitières, des génisses pour mettre avec le taureau ; et dans le temps, on avait un cheval. A Nans, mes grands-pères avaient deux chevaux qu'ils utilisaient pour labourer. Ils n'avaient pas de tracteur.

Ma mère aussi allait au champ. Elle était comme moi. Elle aimait la culture. Quand on a connu ça, on ne perd pas la main. Et les fleurs, ça a toujours été mon truc. Les géraniums, tout ça.

On cultivait de la laitue qu'on semait de bonne heure. Et puis, à l'automne, on repiquait de la batavia, de la frisée. Je semais aussi de la mâche. On allait aux pissenlits. Maintenant, entre les traitements et puis les renards qui pissent dessus... C'est un peu comme l'oseille, c'est drôlement bon avec des œufs, et j'aime bien la cueillir. Il faudrait que j'en mette deux ou trois pieds sur mon balcon. Pour moi toute seule, j'en aurais assez. Du persil, j'aimerais bien aussi. De la ciboulette, pour faire l'omelette.

Les poireaux, on semait des "Bleu de Solaise" (ils ont la feuille bleue) et puis des "Monstrueux de Carentan". Les haricots, c'était des beurres. Les petits pois c'était des "plein le panier". On les semait de bonne heure, en février, mars. Les échalotes, c'était des "cuisses de poulet". Je faisais attention à la lune. C'était pourquoi déjà... ? Maintenant, je sais qu'il y a des calendriers lunaires. Dans le temps, c'était l'almanach du père François. Je crois que c'était pour les pommes de terre ou les haricots verts pour qu'ils fleurissent en même temps. Les pommes de terre, y'avait la bintje, la sirtema, la charlotte et la rosa belle.

En patois, on disait les culs de poulots ou les patates ; au lieu de dire, je vais au jardin, on disait « je vais au cautchi » ! On disait sequier pour sarcler ; une bachelainne pour la serfouette ; un da pour la faux ; un fassou pour la houe ; un bigot pour le croc.

Mes parents ne faisaient pas de purin d'orties. Je pourrais avoir un pied de tomate sur mon balcon. Mme Frassetto, elle en mettait sur son balcon. Elle avait un pied de ciboulette.

On faisait des confitures, et de la gelée aussi. Pour la gelée, je me souviens qu'on passait les fruits dans un moulin à légumes, puis dans un torchon pour extraire le jus, et on mettait à cuire... Le reste, je ne m'en souviens plus.

Aujourd'hui, on revient à des méthodes naturelles, parce que la chimie, je crois que c'est ça qui nous rend malades. Vaut mieux acheter du bio, ou même mieux le cultiver.

On avait un poirier. C'était des poires williams. Là, je crois bien qu'il est sec !

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Geneviève B.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Geneviève B., 79 ans

Bletterans, le 16 mars 2016

Mes parents n'avaient pas de jardin en Seine-Maritime. Ma mère s'occupait de nous et mon père était musicien. J'ai travaillé à 13 ans avec ma sœur. J'aimais bien l'école mais je n'ai pas eu le choix.... Moi, j'ai habité à Morez puis à Ruffey-sur-Seille ou j'avais un grand jardin. J'avais aussi un verger avec des pommiers.

Je cultivais de tout. Mon mari travaillait la terre avec le croc. Moi, je surveillais les bestioles et on mettait des produits. Contre les doryphores, contre les coccinelles. Mais je ne sais plus ce qu'on mettait. Je me souviens juste que c'était des petites graines blanches. Je faisais beaucoup de cueillette et les conserves aussi. Maintenant, je ne fais plus parce que j'ai mal aux mains.

Maintenant, on fait tout autrement. Mes enfants travaillent encore. Ils n'ont pas le temps de faire du jardin. Ils nous aidaient quand ils étaient petits. Ils avaient 8 ou 9 ans.

A Ruffey, on avait de la bonne terre, et des bons légumes. On faisait des conserves. Ça me rendait heureuse tandis que maintenant, il faut tout acheter... On allait chercher la ciboulette dans le jardin pour en mettre dans l'omelette. On n'avait pas beaucoup de fleurs, juste des tulipes mais ça me donnait de l'asthme alors on a tout arrêté. Mon mari aimait plutôt les légumes que les fleurs. On avait des fraises mais on les a enlevées parce que ça marchait plus bien à une époque. On les a arrachées au motoculteur et on a mis des légumes à la place.

C'était un grand jardin. On faisait de la laitue ; j'aimais bien parce qu'elle était tendre. Les salades de maintenant, c'est pas pareil. Quand on avait plus assez de légumes, on allait les chercher chez le primeur à Larnaud. On allait chercher des petits sachets de graines en grande surface.

On arrosait beaucoup parce que le jardin était en plein soleil. Au début, on utilisait des arrosoirs, mais quel travail ! Après, on a branché des tuyaux. On arrosait de bonne heure le matin et quand il pleuvait, on était heureux parce qu'on avait pas besoin d'arroser. On avait beaucoup de pommes de terre, des haricots verts, des tomates.

Les pommes de terre, on les stockait dans l'écurie mais on se dépêchait quand même de les manger avant qu'il gèle. Il y avait beaucoup de variétés. L'hiver on achetait des légumes sauf les poireaux. Les poireaux, y'en avait encore dans le jardin.

On avait des lapins, qu'on allait chercher à Vernantois, et des poules. Mais les poules volaient par-dessus le grillage et venaient manger dans le jardin. Pourtant, on leur donnait des épluchures et des panouilles pour l'hiver...

Il fallait juste traverser la rue pour aller au jardin. On faisait des barbecues. On mangeait dans le jardin. J'aimais bien aller m'occuper du jardin quand mon mari travaillait. Mon mari est mort, il avait 48 ans. Moi, j'étais bien malade alors j'ai tout arrêté. Je n'ai plus fait de jardin....

Où qu'elle est cette époque maintenant ? Qu'est ce qu'il est devenu ce jardin ? Maintenant, les écuries ont été démolies et les gens construisent des logements. Les écuries, tout ça, ça n'intéresse plus les gens... Les jonquilles sur mon balcon, c'est ma fille qui les a achetées à Lidl.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Georges S.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Georges S., 91 ans

Bletterans, le 9 mars 2016

Moi, j'ai fait un jardin quand j'ai pris ma retraite mais je n'étais pas un spécialiste. Je faisais comme ça venait. J'étais pas un grand jardinier mais je me défendais. Mes parents ben... Mon père avait été blessé pendant la guerre de 14, il lui manquait une jambe alors il ne pouvait plus faire de jardin. Ma mère en faisait un peu mais elle n'avait pas trop le temps.

Je cultivais des pommes de terre, carottes, haricots verts, petits pois. J'avais un petit motoculteur, et sinon je travaillais le sol avec une bêche, un râteau et une pioche. J'y mettais un peu d'engrais que j'achetais au détail dans le commerce. J'achetais aussi les semences chez le marchand.

Mon épouse ne jardinait pas, mais moi, le jardin, c'était mon dada ! J'aimais bien y aller pour être à l'air et puis pour le plaisir de voir pousser. Tous les matins, c'était la première chose que je faisais : j'allais faire mon petit tour au jardin.

MÉMOIRES DE JARDIN

Georgette C.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Georgette C., 87 ans

Bletterans, le 17 mars 2016

A Arlay, mon mari et moi avions un jardin au lieu dit « en sous-bois ». C'était une parcelle non attenante à la maison. Je n'y allais pas souvent. C'était plus mon mari qui s'en occupait. Il était gros comme la pièce à peu prés. On y mettait des patates, de l'oseille, du thym, du laurier, des haricots, des poireaux, de tout, pour faire la soupe.

Mes parents étaient cultivateurs. Ils avaient un grand jardin. Je me souviens qu'il y avait deux ou trois rangs de vigne. A l'époque, il y avait beaucoup de gens qui avaient de la vigne mais chez nous, on ne faisait pas de vin. C'était du raisin de table. Il y en avait de deux façons. Du blanc et du rouge. Je ne me souviens plus des variétés mais je sais que le blanc, à un moment donné, on avait plus le droit d'en mettre.

Il y avait des pommes, des poires « noires » qu'on appelait, et puis des fraises, dont on faisait de la confiture. Je ne me rappelle pas qu'on ait fait des cueillettes sauvages.

Nous, quand on a fait du jardin, on faisait tout à la main. On n'avait pas de motoculteur. Dans les outils y'avait la houe, nous on disait le fassou, et le sarcleur, la bêche. On désherbait tout à la main. C'était pas plus difficile qu'autre chose.

Comme engrais, déjà du temps de mes parents, y'avait du scorie, c'est tout. On l'achetait dans le commerce. Je ne me souviens plus qu'il y ait eu des produits de traitement contre les petites bêtes. Des doryphores, y'en a toujours eu sur les patates. Je me souviens les avoir ramassés. Il y avait sûrement un produit mais je ne m'en souviens pas. On soulevait les feuilles des patates pour écraser les œufs. C'était des petits œufs jaunes. Y'avait des fois des chenilles...

On ne faisait pas d'associations de plantes qui se complètent. Par contre, on ne plantait jamais la même chose à la même place.

J'ai connu mes grands parents. Ma grand-mère, ma mère n'utilisaient pas les plantes pour se soigner. Ils n'étaient pas souvent malades.

Dans mon jardin, j'avais du persil, du thym, de la ciboulette, du cerfeuil ; on aimait bien en mettre dans la soupe. Le thym, c'était bon pour aromatiser les soupes et les bouillons et on en faisait de la tisane. C'était comme le laurier. Y'en avait dans tous les jardins à l'époque. On n'achetait presque pas de légumes.

Les pommes de terre, j'aimais ça. Y'avait la rosa belle, et la simili. On cultivait aussi des haricots secs (des petits blancs), des haricots verts et des pois mangetout.

Pour les travaux des champs, mes parents utilisaient des chevaux. J'ai participé aux travaux des champs avec mes frères et sœurs. On était treize enfants à la maison. Mes grands parents n'habitaient pas avec nous mais pas très loin.

On ne mangeait pas de céréales. Les céréales, c'était pour faire de la farine. Mes parents faisaient le pain. Ils faisaient un levain la veille qu'on gardait. Et puis ils faisaient cuire le pain dans un four qui était exceptionnel pour la brioche et les galettes. Mais moi, je n'ai jamais fait. Le four à pain était dans un petit bâtiment à part.

Le pain, aujourd'hui, y'en a du bon pis du moins bon. Enfin, ça n'a quand même rien à voir avec le pain qu'on faisait autrefois. Pour nous, c'est un autre monde.

Le jardin, c'était pas un plaisir mais c'était pas une corvée non plus. C'était comme ça. Fallait le faire. On avait pas mal au dos en ce temps là. Aujourd'hui, on commence à se poser des questions par rapport aux effets de la chimie, sur les sols, sur la nature... A l'époque, on ne se posait pas la question.

Je trouve que c'est bien de nourrir les oiseaux. Moi, c'est les tourterelles qui viennent me réveiller tous les matins. J'aime bien. Quand j'avais mon jardin à Arlay, je les nourrissais. J'avais mis des mangeoires. J'avais un neveu qui venait en vacances, il avait apprivoisé une corneille. Elle venait se poser sur le guidon de son vélo !

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Georgette R.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Georgette R., 88 ans

Bletterans, le 12 avril 2016

Mes parents tenaient un café et une boucherie à Montmorot, puis à Saint-Germain-les-Arlay où ma mère avait un petit jardin. Elle aimait jardiner. Elle cultivait un peu de tout, poireaux, persil, carottes, navets. Elle aimait et elle savait bien. Ses parents avaient une ferme. Moi, j'ai vécu à Saint-Germain jusqu'à ce que je me marie. Mon mari était militaire et nous avons vécu longtemps en Allemagne. Et puis, nous avons acheté une maison à Saint-Germain.

Je ne faisais pas de jardin. Mon mari en a fait à la retraite. Il aimait bien. Ses parents étaient cultivateurs alors il connaissait. Il cultivait des poireaux, des carottes, des pommes de terre, des petits pois, de la salade, des poivrons, des courgettes (on en donnait à tout le monde), des choux, des choux de Bruxelles. C'était assez diversifié. On ne faisait pas beaucoup de bocaux, on conservait surtout les légumes au congélateur. Il cultivait des tomates, des cœur de bœuf, des marmande, des tomates cerises. Il faisait des oignons, des échalotes et de l'ail. Il aimait son jardin. Et puis ça l'occupait.

Après, on a fait construire une maison à Domblans. Il avait planté des rosiers tout autour de la maison. Des rosiers buissons. Il s'occupait de la taille. A Saint-Germain, on avait un grand verger avec des vieux arbres. Il y avait un pommier, un prunier, un cerisier. Des griottes. Un cognassier, un poirier. Chez beaucoup de gens, il y avait un verger avec tout plein d'arbres fruitiers. Des pommes, on en avait des bonnes qui étaient grises de couleur, mais un gris vraiment foncé. Elles étaient bonnes et sucrées. Il avait mis des boskoop.

A Domblans, on avait un gros cerisier mais elles se gardaient pas, c'était des cerises claires. Elles étaient bonnes. Je crois que c'était des « cœur de pigeon ». Je ne faisais pas de confiture de cerises parce que c'était assez difficile. Ça prenait pas trop. Et puis la variété n'était pas adaptée. Pour la confiture, il faut des cerises noires. Sinon, on avait un groseillier, un cassissier et puis des fraisiers. On aimait manger les fraises comme ça. On ne faisait pas trop de confiture. J'ai fait beaucoup de compote de pommes.

Mon mari ne mettait que des produits naturels. Il mettait du fumier ou de l'engrais bio. Mais moi j'y connais rien alors je ne peux pas vous dire.

Les bocaux, je n'en faisais pas. Les carottes, on en avait pour toute l'année. Mon mari y mettait dans une lessiveuse avec du sable. Une couche de sable, une couche de carottes. Je me souviens que la lessiveuse était enterrée. L'hiver, on mangeait des bonnes carottes. L'hiver, on couvrait la lessiveuse pour éviter que ça gèle. Ses parents avaient un jardin alors il connaissait... Et les pommes de terre, on les conservait à la cave.

Tout le monde disait qu'on avait un beau jardin. Mais, c'était pas étonnant, mon mari était tout le temps dedans. Ah ça, il aimait être dans le jardin ! C'était son grand plaisir.

On stockait l'eau de pluie dans une tonne à eau. C'était fait exprès, ces machins là. Et des fois, en période de sécheresse, on était interdits d'arroser. C'est normal. Il fallait économiser l'eau pour autre chose.

Des tomates, on en mangeait encore à la Toussaint. Je les mettais entières ou en morceaux au congélateur. Mon mari faisait un peu de conserves. Ça l'occupait. On avait des courgettes, on ne les voyait pas pousser, elles venaient tout de suite grosses. Des potirons, aussi. Moi j'aimais ça.

Je les cuisinais en gratin et puis au sucre. Ma mère faisait des tartes à la courge, avec du sucre, des œufs et un peu de lait. On pouvait aussi les faire en tartes salées avec du comté.

Comme aromatiques, on avait du thym, de la sauge, du laurier. Dans la cour, on avait un gros tilleul. Je faisais des infusions : avec de la menthe aussi, mais on n'en avait pas, il fallait l'acheter.

Sinon, on avait du houblon dans notre haie, mais on ne l'utilisait pas, sauf les pousses qu'on faisait blanchir et qu'on mangeait avec de la vinaigrette, comme les asperges. C'était bon. Beaucoup de gens faisaient ça, à l'époque. Je faisais de la soupe aux orties. Elles poussaient dans un buisson du jardin.

On faisait beaucoup de soupe... Tous les jours de la soupe ! Pomme de terre, haricots et tomates, soupe aux choux... Il y avait de quoi varier. On cuisinait des choux raves, comme les navets, à l'eau. On faisait surtout des jardinières de légumes. Et les poireaux, dans la soupe, entiers ou en salade.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Ginette B.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Ginette B., 86 ans

Bletterans, le 9 mars 2016

Enfant de l'assistance, j'ai été à l'orphelinat de Dole jusqu'à l'âge de trois ans. Puis j'ai été en famille d'accueil jusqu'à ma majorité. Mon parrain et ma marraine avaient un jardin. J'y allais de temps en temps mais à l'époque, on n'avait pas le temps de s'amuser !

Quand je me suis mariée, je me suis installée rue des Salines à Lons. J'étais employée de maison dans une pharmacie. J'ai toujours vécu en ville. Le jardin, ça ne m'a pas manqué. J'étais bien là où j'étais !

Aujourd'hui, pour marcher, je vais plus souvent en ville mais ça m'arrive d'aller faire un tour dans le parc pour voir ce qui y pousse. J'aime beaucoup les rosiers. J'aimerais qu'il y en ait davantage dans le parc.

Dans mon jardin imaginaire, il y a toutes sortes de légumes. J'aime ça les légumes, mieux que la viande.

Maintenant, je prends mes légumes à super U. Je ne sais pas bien d'où ils viennent... Je pense qu'ils viennent des pays et campagnes alentours.
Je ne sais pas trop ce que c'est que le bio même si on en entend beaucoup parler.
Et l'écologie, on en parle beaucoup à la télévision mais je ne sais pas trop ce que c'est... Je comprends que des gens veuillent protéger la nature. Aujourd'hui, il y a beaucoup de circulation, l'air n'est plus très sain avec tous ces gaz d'échappement.

MÉMOIRES DE JARDIN

Gisèle B.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Gisèle G., 90 ans

Bletterans, le 20 avril 2016

Mes parents étaient agriculteurs à Froideville. On est une famille d'agriculteurs, qu'est ce que vous voulez... et puis nous, on a fait la culture avec mon mari. On était installés à Recanoz puis à Chaumergy.

Dans le jardin, on faisait un peu de pommes de terre, des carottes, des petites graines...tout ce qui se fait dans un jardin, quoi. On avait un champ alors on faisait plutôt au champ, les betteraves, les patates. Mon mari faisait les gros travaux et j'étais par derrière pour sarcler, faire ce qu'il y avait à faire. On faisait les moissons. Les pommes de terre, on en faisait un peu au jardin mais surtout au champ. Y'avait la Sirtema et la Mona Lisa. Y'en avait une autre, des jaunes là, je ne sais pas comment elles s'appelaient... Elles étaient plus printanières ; on les mangeait en salade, elles étaient excellentes. Je ne me souviens pas des variétés.
Au niveau des outils, au champ bien sûr, ça s'est amélioré,mais on avait toujours les outils à main. J'ai connu les travaux des champs avec le cheval.

t après, ça s'est amélioré, on a acheté un petit tracteur, et on a supprimé les chevaux. On avait des vaches, des génisses... pour le lait, qu'on emmenait à la fromagerie. C'était notre gagne-pain. On avait aussi quelques poules, quelques canards, deux trois lapins... On cultivait des betteraves et du maïs pour nourrir les bêtes. On ne faisait pas de choux fourragers.

On avait un pied de thym pour aromatiser un peu la cuisine. Du persil, qu'il fallait semer tous les ans. Un peu de ciboulette. On avait un laurier, un grand pied. Il a poussé en hauteur. Je n'ai pas connu mes grands parents. Mon père est mort j'avais six ans. Ma mère a fait du jardin tant qu'elle a pu. J'y allais un peu depuis toute jeune. On avait des plantes pour les tisanes mais je ne me souviens plus. Vous savez, dans ce temps là, on cherchait pas à analyser comme maintenant...

On utilisait le fumier au jardin et le surplus allait dans les champs. Au début, l'engrais, on n'en parlait pas, c'est venu par la suite. On en a utilisé un peu, mais c'était pas comme maintenant bien sûr, c'était en plus petites quantités. Mon mari serait là, il vous dirait ce que c'était. Il est à l'EHPAD. Mon père, il était très réticent pour l'engrais, il aimait pas trop ça.

Enfin, il en mettait parce qu'il aimait bien que ça soit beau mais il faisait très attention quand même parce que ça coûtait cher. Autrefois, on avait des vaches. On avait du fumier. C'était le seul engrais.
Les tomates étaient dans le jardin. Il n'y avait pas de serre, comme maintenant. On les taillait bien sûr, faut bien. Elles n'attrapaient pas la maladie. On les sulfatait avec la bouillie bordelaise. Nous, c'était de la petite culture. Des engrais, on en a mis mais pas énormément. On avait une petite ferme de 30 hectares. Maintenant, on ne peut pas comparer. L'agriculture, ça a bien changé. Moi, je ne peux pas vous en parler parce qu'on est plus dedans. Et puis on est vieux. Maintenant, ils en font des surfaces, c'est bien différent de nous. Et le matériel... J'ai peine à croire qu'ils s'en sortent. Le bio, on n'en parle bien, mais moi j'y connais rien. Je ne sais pas s'ils pourront cultiver sans engrais. Je sais pas s'ils vont y arriver. Je ne suis pas sure.
Dans le temps, y'avait du fumier pis un peu de scorie, comme on appelait. Mais on n'en mettait pas beaucoup. Maintenant, ils essaient de limiter mais je ne sais pas s'ils vont y arriver.
Le roundup, je connais. C'est un désherbant. C'est défendu, maintenant. Ils l'interdisent parce que ça pollue bien sûr.

Je pense que c'est bien. C'est toujours la même histoire... avant on en mettait un peu ça allait, mais maintenant, on a tendance à en mettre beaucoup.

Pour moi le jardin, c'était ni une corvée ni un plaisir mais enfin, c'était quand même du travail. Fallait entretenir, fallait sarcler. Fallait le faire quoi. Rien ne vient tout seul. Pis on récoltait, c'était meilleur que ce qu'on achetait.

Pour l'arrosage, on était pas équipés. On avait des arrosoirs, rien d'autre. On avait des puits mais on utilisait pas l'eau, ou bien des fois pour arroser les fleurs. J'avais quelques géraniums. On faisait des carottes, des haricots bien sûr. Ce qu'il y avait de trop, on y mettait en bocaux et au congélateur. On faisait des conserves. Les pommes de terre passaient l'hiver à la cave. Les carottes, on les mettait en ravier. Pareil pour les betteraves, quand on en avait beaucoup. Les variétés de tomates, je ne m'en rappelle plus. Y'avait la Marmande, la Saint-Pierre, qui était plus tardive.

Je parle patois. Le jardin, c'était le cautchi. C'est le courtil, quoi, mais nous on disait le cautchi ! Mais ça dépend d'un pays à l'autre. Un fossou, c'était une pioche, mais nous on le disait pas, on disait une pioche. Le croc, on disait le bigot...

Ma foi, on a vécu comme ça. On a élevé nos deux filles. C'était trop petit pour que mes filles reprennent. Si ça avait été un garçon, peut être qu'il aurait repris. On en avait une dans l'enseignement et une qui était comptable. Ma foi, elles ont vécu comme ça. Mes filles font du jardin toutes les deux. Elles ont appris avec moi, un peu. Y'en a une qui n'aimait pas trop, mais l'autre aimait beaucoup. Qu'est ce que vous voulez, ça, ça ne se commande pas ! On en parle de temps en temps. C'est plus les mêmes méthodes que nous. C'est plus comme avant. Les plantes et puis les méthodes, aussi... Maintenant, on plante des céleris, je ne sais pas quoi, nous on le faisait pas ! C'est pas qu'il y a plus de choses. C'est que c'est pas les mêmes choses.

Les tomates, c'est toujours à peu près les mêmes. Les choux, on en a fait aussi. Il y avait les frisés, les plats, des choux pommés pour la choucroute. Je ne sais pas ce qu'elles mettent comme engrais. Tout ce que je sais, c'est qu'il y en a une qui évite les engrais chimiques. On en parle, du purin d'ortie. Je ne sais pas si elle en fait. Nous, on en a jamais fait. Ça pue, ça, hein!

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Jeanine M.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Jeanine M., 85 ans

Bletterans, le 5 avril 2016

Mes parents avaient une petite ferme. Ils étaient cultivateurs, mais à l'époque, c'était des petites cultures. On avait 5 ou peut être 6 hectares. Maintenant, on en parle plus. On vivotait, mais enfin quand il n'y avait pas de pépins, ça allait ! On ne peut pas dire qu'on a eu faim. Pourtant, j'étais d'une famille de 7 enfants. Les boites de conserves, on ne savait pas ce que c'était. Mes parents faisaient le jardin.

On avait une terre assez lourde qui n'était pas facile à travailler. Au printemps, fallait bêcher, ameublir. Les premières choses qu'on plantait c'était les ails de printemps, les échalotes, on semait la salade... Il n'y avait pas de plastique pour faire des couches. On sarclait les fraisiers pour avoir des fraises quand c'était l'époque. Ensuite, on semait les carottes, les pommes de terre (afin qu'elles soient à peine sorties au moment des saints de glace, parce qu'on y faisait attention). On avait les poireaux qu'on avait planté en juillet août de l'année d'avant. On mangeait les montants au printemps et on en ressemait.

Et la salade... on n'en a jamais remangé comme ça. Les carottes, les haricots verts... après, c'était plus pareil. Ma grand-mère mettait de la laitue et de la frisée. Elle s'entendait avec les voisines. Elles échangeaient des plants. On repiquait pour l'hiver et on faisait blanchir. Je me souviens aussi qu'elle mettait des choux dans les champs, quand on se les faisait pas prendre. Il y a toujours eu des vols dans les champs.

Et puis les tomates. A l'époque, on en faisait surtout de la sauce. C'est quand les américains sont passés et qu'on a vu qu'ils mordaient dedans comme dans une pomme, on s'est dit pourquoi pas nous ! Alors on a commencé à manger de la salade de tomates.

Maman faisait beaucoup de conserves ; on était nombreux. Je me souviens qu'on mettait la sauce dans des bouteilles de limonade. Les haricots c'était pareil. On n'avait pas de bocaux, c'était pas encore connu. A l'automne, ils faisaient ce qu'on appelle un rabé pour les betteraves. Ils mettaient de la paille de maïs tout autour et puis ils soulevaient la terre qu'ils collaient contre comme s'ils avaient construit un mur.

Là-dedans, on conservait les semences de pommes de terre pour le printemps suivant, quand elles ne gelaient pas (c'était pas les hivers de maintenant) et puis les carottes. On en conservait aussi dans du sable. Elles se conservaient bien d'ailleurs, je les ai toujours conservé là dedans. Les carottes, c'était de la demi-longue. Je n'ai toujours semé que ça.

J'étais matelassière et mon mari travaillait au moulin Jolivet. C'était lui qui s'occupait de notre jardin au Rondeau (à Bletterans). J'avais beaucoup de fleurs. Pour moi, un beau jardin, il doit être fleuri. Le jardin naturel, c'est bien si on n'y voit pas ... mais pas devant, « comme ça ». Le jardin du foyer, ça fait 35 ans qu'il existe. Avant, il y avait des rosiers, des Polyanthas, des Berberis.

Au jardin, j'avais des œillets, des bégonias dans des coupes, des impatiens (rouges et blanches). Pour l'impatiens, il ne faut pas trop de soleil. Et des pensées. Il y avait un prunus, un noisetier, des pruniers. Les fleurs étaient dans des corbeilles accrochées à l'extérieur. Et des géraniums-lierres dans des jardinières accrochées aux fenêtres. Je m'occupais de mes fleurs le soir, avant d'aller me coucher. Ça me faisait plaisir. Ici, j'aimerai avoir un rosier Pierre de Ronsard !

Pour le pain, on mangeait des grosses miches qu'on gardait huit jours. Maman faisait de la galette qu'elle distribuait à ceux qui étaient là. Aujourd'hui, c'est chacun pour soi et Dieu pour tous...

Les anciens sulfataient la vigne. C'était du noah, et un peu de rouge. On faisait la goutte. Y'avait pas d'apéro à l'époque! Enfin, c'était la vie de dans le temps, pis moi j'en ai la nostalgie, vous voyez...

Dans les jardins, on mettait du fumier. Mon mari utilisait de la fiente de pigeon qu'il mélangeait dans la terre. J'en diluais dans l'eau d'arrosage et j'arrosais mes fleurs avec ça. J'en ai fait crever des géraniums. Parce que je ne savais pas mais c'était trop riche en azote. Les étés de sécheresse, ça brûlait tout.

Pour la lune, tout ce qui donne en dedans, c'est en vieille lune. Tout ce qui donne au-dessus, en lune nouvelle. Pas le premier ni le deuxième jour, mais les pois le quatrième jour ! Je regardais le calendrier des postes, c'est comme ça qu'on savait. Et moi, je connais encore. J'avais un voisin qui m'appelait madame soleil à cause de ça ! Oui, parce que la lune joue énormément sur tout, le jardin, les naissances.

Les navets, les carottes, les pommes de terre, les betteraves, c'était toujours en vieille lune. Les échalotes, si on ne les plantait pas en bonne lune, elles montaient à graines. Ah la lune, ça joue beaucoup !

Les tomates, c'était des marmande. Y'avait l'olive aussi. On avait peut être tort, parce que mon mari les taillait alors que les turcs à coté de chez nous, non. Ils avaient de grands tuteurs et des tomates jusqu'au dessus. Sinon tout le monde les taillait... mais c'était à tort. Mon mari les sulfatait. Il mettait de la bouillie bordelaise et d'autres produits qu'il achetait dans le commerce. Et sur les haricots aussi, quand ils attrapaient la maladie. On ne connaissait pas les purins de plantes mais je sais que c'est très bon. Et pis je suis pour ce qui est naturel. Ce que je faisais, je mettais toujours quelques pieds d'œillets d'inde dans le jardin parce que ça éloignait les maladies. C'est comme quand on met des tomates à coté des haricots, y'a pas de pucerons. J'avais lu ça. Sinon, mon mari mettait une goutte d'eau de javel dans les poireaux. Nous, si on a pu mettre des carottes à coté des poireaux, c'était pas exprès. On ne connaissait pas tout ça.

Quand vous dites bio, ça peut jamais être vraiment bio. Chez nous, au rondeau, les agriculteurs sulfataient les champs de blé au moins trois fois par an sauf dans les angles où ils ne pouvaient pas accéder. Eh bien, dans les angles justement, on pouvait compter les épis. Donc, je suis convaincue que les produits améliorent le rendement et que sans eux, les agriculteurs ne pourraient pas gagner leur vie. Les poulets de batterie, c'est de la cochonnerie. J'ai dit si Jean-Pierre Coffe était là, il vous dirait « ça, c'est de la merde ! ». Sans parler de Poulet pur Bresse, on peut au moins élever des poulets à l'extérieur. Que voulez vous, ça, c'est la rançon du progrès. On a toujours dit que le progrès tuait l'homme, eh ben c'est vrai.

On avait un pourrissoir. On y mettait surtout les déchets de tonte, parfois les épluchures. Je tondais toutes les semaines parce que j'aimais que mon jardin soit net. J'avais un prunus. Qu'est-ce que je l'ai regretté ! Quand il a fallu partir, ça n'a pas été simple. Mais c'était trop d'entretien.

J'ai trois enfants, cinq petits enfants et sept arrières petits enfants. Aucun ne fait du jardin. Au-delà du manque de temps, je pense que ça ne les intéresse pas. La vie est tellement difficile... si on veut manger des bonnes choses.

Aujourd'hui, on ne retrouve plus le goût des aliments. Je me souviens de la mâche qu'on cultivait dans notre jardin. Ce qu'elle était bonne ! Aujourd'hui, elle n'a pas de goût. Ça pousse qu'avec des engrais sur des couches. Les fraises, on croirait qu'ils les on peintes en rouge avec des pinceaux. Elles n'ont aucun goût. J'ai connu autre chose, tandis que mes petits enfants et mes arrières petits enfants, eux, ne connaissent que ça... C'est comme la viande, ça vient d'où ? d'Amérique, d'Allemagne ? Pour moi, la provenance, c'est important mais aujourd'hui, c'est compliqué. Que ce soit pour tout, que ce soit le vin, la viande, le fromage ou les légumes, le terroir compte énormément.

La terre, on en avait de plusieurs façons. On avait de la terre forte argileuse. Il fallait que ça prenne, que la plante prenne racine mais quand ça avait pris, on récoltait. Elle n'était pas facile à travailler, à sarcler surtout quand il faisait sec mais ça donnait. C'est sûr que celui qui avait une terre sablonneuse, c'était autrement moins pénible. Dans notre jardin de Bletterans, il a fallu ameublir et nourrir la terre. Je me souviens que mon mari allait chercher de la vase au canal qui venait d'être curé. Il la tamisait.

Et puis, il en ramenait des seaux et puis aussi du sable qu'il allait chercher dans une sablière à Sotessard. On n'avait pas une terre à asperge et les asperges, c'est comme le reste, il faut s'en occuper. Faut les butter, tout ça... Et puis c'est pas très bon pour les reins. Il ne faut pas trop en manger.

J'avais des framboises aussi, des cassis, des groseilles. Je faisais de la gelée. Pour cuisiner le gibier. Vous savez, on a fait des bons repas. Certes, on n'en a plus que le souvenir mais ça fait pas de mal d'y repenser...

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Jeanne M.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Jeanne M., 93 ans
Bletterans, le 1er mars 2016

Mes parents étaient paysans à Rye et moi, je me suis mariée tard. J'avais 46 ans.

A Bellevesvre, où je vivais avec ma mère, je bêchais moi-même le jardin. On faisait des pommes de terre, des poireaux, des carottes, des choux, des navets. On faisait des tomates aussi, en pleine terre, comme les autres légumes. On n'avait pas de plastique.
Les aromatiques, c'était du persil, du laurier.
On cuisinait beaucoup de ragoûts de pommes de terre, des poules au pot. Pis des frites à la poêle ! Les patates, c'était des bintje. On les mettait sur des planches pour qu'elles germent.

Les haricots, on les échaudait pis on les mettait en bocaux. On ajoutait du sel et on stérilisait 2h. On les gardait dans une armoire.

Mon mari faisait attention à la lune. Il avait un calendrier.

Moi, je ne me suis pas servi des plantes pour me soigner mais du temps de mes parents, les gens se soignaient beaucoup avec les plantes. Par exemple, on utilisait les épines noires en infusion contre la grippe. Pis les « plauss' » , les prunelles.

On faisait les veillées dans les granges, après sept heures le soir à la fin septembre. On avait un gros tas de panouilles. Un monsieur coupait des troncots. On échaillait. Des hommes liaient les dernières feuilles pis on les pendait au sevron [sous l'avant-toit]. Après y'avait un petit casse-croûte.

On faisait des gaudes. Mon père faisait chauffer le four pis on les emmenait au moulin. Chacun avait ses petites habitudes... Nous, on mettait de l'eau et du sel. Ça cuisait longtemps. Y'avait des machines avec des manivelles pour égrainer.

Du temps de ma mère, y'avait des fraisiers. On faisait de la confiture pis on mangeait les fraises à la crème. Mon père faisait de la goutte avec les pommes, les prunes et les pêches.

MÉMOIRES DE JARDIN

Jeannette

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Jeannette

Bletterans, le 23 février 2016

Jeannette souhaitant rester anonyme, nous ne donnons que son prénom.

Dans un jardin, vous récoltez ce que vous semez ! Un jardin c'est utile et biologique. Ici, on y cultive des plantes aromatiques.
Le jardin, ce n'était pas moi qui m'en occupais. Mais on mettait du thym, du romarin, vous voyez... De la ciboulette, aussi. Ça j'adore !
Les haricots verts étaient longs et sans fils, c'était une variété particulière. Mais j'avais de la salade, des poireaux, des tomates, des oignons, des échalotes et puis des arbres fruitiers, un mirabellier - c'était rare- et puis un cerisier, un burlat, les grosses cerises, voyez-vous ?

Je me souviens de mon grand père, en Italie... Je suis née en France, mais mon grand père, lui, était italien - il vendait des raisins sur les marchés.

MÉMOIRES DE JARDIN

Jeannine G.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Jeannine G., 88 ans

Bletterans, le 27 avril 2016

“

J'ai vécu à Amancey avec mes parents, et puis on est revenu ici, à Bletterans, parce que mon grand-père ne voulait pas rester tout seul. Je ne travaillais pas beaucoup. Je faisais rien du tout ! Mon mari travaillait à la poste. Il dirigeait le poste de tri de Besançon pour tout le département. On a habité là-bas, mais on revenait régulièrement à Bletterans. Mon mari était aussi originaire d'ici aussi.

On avait un grand jardin. Mon mari s'occupait du jardin et moi, je ramassais les légumes. Il aimait ça, lui. Moi j'avais mal au dos. Mais j'ai fait toutes nos conserves tout le temps. Des haricots, des carottes, de tout ce qu'on gardait pour l'hiver. C'était du travail. J'en donnais à des amis.

J'ai toujours eu des fleurs dans mon jardin mais je ne me rappelle plus... Pas de géraniums, parce que c'est difficile. Y'avait des petits oiseaux qui venaient manger sur la terrasse, sous l'avant-toit. Ils venaient manger les miettes. Et je leur mettais un peu de graines l'hiver.

Y'a un monsieur ici qui fait le jardin. Avant, j'allais faire mon tour mais maintenant je ne peux plus. Je descends quand même de temps en temps, je m'assois dans le parc. J'ai ma cousine qui est au foyer logement, madame Cottier.

Mon mari aimait le jardin ; on avait un grand terrain. Moi, mon travail, c'était les récoltes. Je faisais des conserves. Pour les conserves, il faut avoir un grand bac pour mettre sur le feu. Il faut nettoyer les bocaux ; on met les légumes avec de l'eau et puis on ferme. Après, on met les bocaux dans la bassine, et on laisse bouillir. Mais je ne me rappelle plus.

Moi, j'aimais les fleurs. C'était une passion ! C'était du travail.

Mes parents faisaient du jardin, bien sûr. Mon papa n'avait pas trop le temps bien sûr, mais maman oui. Elle ne cultivait pas de thym, de choses comme ça, parce qu'on trouvait tout ce qu'il fallait à la pharmacie. Mais les haricots, les petits pois. Toutes sortes de choses qu'on mangeait.
Moi, je cultivais du thym, du laurier dans le fond du jardin. J'aimais cuisiner. J'étais pas une grande cuisinière, mais je savais faire la cuisine quand même, et je faisais rien d'autre alors ma foi, fallait bien faire quelque chose !

A l'époque, on ne trouvait pas encore tout ce qu'il fallait. Alors, on était contents de manger des choses correctes. Chez les cultivateurs, on trouvait les graines, les plants, et les engrais dans les jardineries. Y'avait un monsieur à Bletterans, il avait un grand jardin. On lui achetait des légumes. Je connaissais tout le monde à Bletterans et à Villevieux.

J'ai toujours fait mes conserves. On avait l'habitude vous savez. Tout le monde faisait des conserves. C'était nécessaire. Les gens se nourrissaient avec ce qu'ils produisaient. Il y avait tout ce qu'il fallait. Les lapins, les poules, tous les machins comme ça. Moi, j'aimais les pommes de terre, les carottes, les petits pois. On aimait tout les légumes du jardin. Et on en donnait à ceux qui voulaient. Faut que ça plaise. Et puis, c'est beaucoup de travail. Mais aujourd'hui, on trouve des engins pas trop chers.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Juliette D.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Juliette D, 88 ans

Bletterans, le 23 février 2016

J'ai cultivé mon jardin jusqu'au bout...

On a toujours connu et fait du jardin. On faisait la soupe tous les jours avec les pommes de terre, les patates, les « arlis » comme on disait... Il y en avait aussi des roses dont je ne me souviens plus le nom. On avait des lapins.
Dans le jardin à la Chassagne, y avait plusieurs carrés avec des allées entre chaque. Une planche de carottes, une planche de petits pois... A Tavaux, c'était des parcelles de terrain qu'on louait. Les cultivateurs venaient labourer notre parcelle contre un coup de main pour battre le blé.
Pour la culture des asperges, on achetait des griffes, on les plantait dans des sillons larges comme ça. Ensuite, il fallait attendre au moins deux ans avant de la récolter, en mai et en juin – oh oui, y'en poussait bien pendant deux mois !
On avait de la terre difficile chez nous. C'était une terre lourde, grasse. On mettait du fumier que des paysans nous donnaient.

Les cultivateurs venaient labourer notre parcelle contre un coup de main pour battre le blé.
J'étais femme au foyer et mon mari travaillait à l'usine, chez Solvay. J'ai cultivé mon jardin jusqu'au bout même après le décès de mon mari ...même si les dernières années, c'était un petit peu un passe temps, je semais un peu de salade en couche, juste pour moi.
(...)
Le patois, je peux le parler mieux que le français ! Les patates, par exemple, c'était les « culs de poulots », Kartoffel (en allemand) et pour le jardin, on disait le cauchi/ cautchi*.

[A propos de la culture du maïs en Bresse]
Pour les ventres jaunes, y'a plusieurs versions, le maïs bien sur mais on disait aussi que c'était parce que les maquignons portaient des pièces d'or à la ceinture...
Mais je me souviens que mon père, les gaudes, il aimait ça. Il en mangeait une assiette le matin à 9h avant de repartir au champ.

”

* Le terme vient peut-être de courtil, qui désignait en ancien français un jardin attenant à une ferme, un enclos ou un jardin champêtre, généralement clos.

MÉMOIRES DE JARDIN

Liliane D. & Roger L.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Liliane D., 77 ans et Roger L., 92 ans

Bletterans, le 30 mars 2016

Elle - Roger, il connaît plus le jardin que moi. Moi, je faisais surtout les conserves. J'allais pas trop au jardin, parce que je ne trouvais pas les légumes, tellement il y avait de l'herbe ! Hein Roger ? Moi, je suis née à Besançon, en mars 1939. C'était juste avant la déclaration de guerre... Mon père est parti à la guerre, j'avais 5 mois ; il est revenu, j'avais 6 ans et demi...

Lui - Moi je suis né à Vincent.

Elle - A Machefaim, il a toujours habité là ! C'est un hameau, à 1km de l'église de Vincent. C'était le paradis. J'ai rencontré Roger en mai 1983, après la mort de mon mari. On s'est rencontrés au cimetière ! Nous étions amis.
Moi, je faisais un métier qui était très rare en France à l'époque et j'étais la première main. Je faisais du gainage de pipes avec du cuir (de mouton, de cheval...). J'étais la seule à faire ça. J'en gainais 6000 par mois ! J'ai fait ça pendant 27 ans.

Elle - A Machefaim, je suis venue chercher la liberté. Mais j'ai toujours habité Besançon.

Lui - Moi, je faisais la culture des céréales et l'élevage, ce qu'on appelait la polyculture. J'avais des moutons. Sans être écologistes, on ne mettait pas de produits, parce qu'on a jamais eu besoin d'en mettre. On ne connaissait pas l'anti limaces ni le désherbant. D'abord, on n'avait pas de limaces en ce temps là. Parce qu'il y avait des hérissons. Aujourd'hui, on les a tués donc on met du produit. Les désherbants aussi font du dégât. Aujourd'hui, on protège tout ce qui est nuisible. Par exemple, les pies. Quand il y a des pies, il n'y a pas d'autres oiseaux. Elles sont jolies mais elles détruisent tout. On ne veut pas voir ni un pinson, ni un chardonneret.

Elle - Mais les pies doivent bien servir à quelque chose, puisqu'elles existent... !

Lui - Moi j'ai vu un geai emporter un moineau prêt à quitter le nid !

Elle - Oui mais ça, c'est la loi de la nature...

Lui - Les désherbants, nous, on s'en servait pas. Ça n'existait pas tout ça. Ce n'est que quand il y a eu le GVA (Groupement de Vulgarisation Agricole). Eux, ils étaient là pour développer l'industrie chimique. Et c'est là qu'il y a eu besoin de produits qui ont détruit et puis il fallait l'un pour consolider l'autre. Ça, c'était dans les années 1950... Ça a été le début de la fin des agriculteurs. Ils donnaient une indemnité de départ pour que les vieux s'en aillent, et pour que les jeunes reprennent la ferme. Alors il ont commencé à s'endetter... jusqu'au cou. Le but, c'était de les amener à n'être plus que les commis des industriels. Ça a développé l'industrie mécanique. Parce que soi disant le matériel ne suivait pas donc il fallait tout changer. Les agriculteurs ont eu aussi leur part de responsabilité là dedans : c'était à celui qui avait le plus gros tracteur. Si le voisin avait un 40 chevaux, l'autre allait acheter un 60 chevaux et ainsi de suite... Ils se sont tués eux-mêmes et je ne les plains pas parce que moi, depuis le début j'ai vu comme ça marchait et je n'étais pas du tout d'accord avec ça. Je me suis dit « ils sont foutus ». Maintenant, c'est devenu une industrie. Une fois qu'ils on été endettés, ils étaient pris ! Certains ont commencé à emprunter pour rembourser leurs prêts, alors ils ont pas duré...

Lui - Nous, on a connu les travaux des champs avec les bœufs, puis avec les chevaux et ensuite on a eu un petit tracteur.
Y'avait le marché couvert, le mardi, à Bletterans. Les camions de volaillers venaient de la Bresse. Les cages de poulets ne tenaient pas sous le marché couvert ! Les bressans apportaient leur beurre, leurs œufs. Les gens n'avaient pas beaucoup d'argent mais ce qu'ils avaient, c'était à eux. Je vais vous dire une bonne chose : on a vécu une période qui repassera jamais, en terme de mentalité.

Elle - Nous en ville, on ne connaissait pas ça. Mais j'ai appris beaucoup de choses. J'aimais bien sa vie même si je n'ai jamais mis les pieds dans le fumier, il ne m'y a jamais obligé. Moi je faisais le ménage et les conserves. Il me demandait juste pour traiter les moutons ! Je passais les seringues, car il ne pouvait pas piquer et tenir le mouton en même temps. On peut dire qu'on a eu une belle vie tous les deux !

Lui - Je mettais du fumier de mouton. Une année, on a récolté des pommes de terre d'un 1,2 kilo, voyez ce que ça représente ! Les carottes étaient moins belles à cause du terrain qui ne s'y prêtait pas. C'était de la terre difficile, grasse.

Il fallait la travailler, la labourer, la laisser sécher, et qu'il pleuve ensuite dessus. On n'avait jamais besoin d'arroser, c'était toujours humide dans le fond.

Elle - On a toujours eu beaucoup de légumes !

Lui - Moi je faisais attention à la lune, mais j'utilisais pas le calendrier. Pour moi, le calendrier lunaire ne tient pas debout. C'est une vaste blague ! Tout ce qui était racines, comme les pommes de terre, on y plantait en lune descendante. Les haricots verts, je les plantais le 4ème jour de la nouvelle lune. Mon voisin suivait le calendrier lunaire mais il ne récoltait pas beaucoup. Par exemple, pour que les flageolets soient mûrs tous en même temps il fallait les faire (les semer) en vieille lune. Tandis que pour les haricots, les récoltes sont étalées si on les sème à la nouvelle lune. La lune, c'est très simple. On sème les fleurs, les choses comme ça, en lune montante et les racines en lune descendante. J'ai fait ça toute ma vie donc j'ai quand même une expérience.

Les variétés, ça a beaucoup changé. On récoltait nos pommes de terre, de la reine des Flandres qu'on allait chercher à Desnes pour changer de terrain.

Mais on ressemait nos graines, notre blé, tous nos produits. Tandis que maintenant, il faut tout acheter. A l'époque, tout le monde faisait les semences. Maintenant, on ne peut plus les faire avec les nouveaux plants. La terre, c'est ça, quand vous mettez ce qui faut dessous, vous avez tout ce que vous voulez. On engraissait la terre avec le fumier de mouton, le meilleur. Maintenant, on le trouve en granulés.
Les choux, on commençait avec les « cœur de bœuf » pis après venaient les autres. On faisait pas de légumes très fins comme les asperges, le brocoli ou le chou-fleur ; la terre ne s'y prêtait pas. Par contre, on avait des belles courges, des beaux potirons. Parfois, j'étais obligé de coucher la brouette pour les charger tellement elles étaient grosses. J'en faisais de la confiture avec du citron ; au goût on reconnaît pas que c'était de la courge !

Elle - Qu'est-ce qu'on a mangé comme potiron !
Aussi, on stérilisait le vin de sa vigne et on faisait du vin de pissenlit. Tout le monde avait sa petite vigne.
Je faisais au moins 350 bocaux par an. Quand la famille venait manger, on était contents de les trouver.

Les haricots verts, c'était principalement des beurres, on ne les cueillait pas tous les jours. Je reprochais à Roger de les cueillir trop gros... On faisait un peu des côtes de bettes, on mangeait la feuille en épinards. On a bien mangé, vous savez... On a vécu 30 ans en mangeant nos légumes.

Lui - Pour les poireaux, je faisais une rigole. Je la noyais. Puis je mettais un peu de fumier de mouton et je recouvrais avec de la terre. Je n'ai jamais arrosé un poireau. Ils venaient de la grosseur d'un verre !
On vivait sur nous. Alors que maintenant, il faut tout acheter et en plus, c'est plein de produits. Il n'y a plus rien de normal.

Elle - J'avais en quelque sorte une double vie. J'ai vécu avec le paysan traditionnel et moi j'étais dans la mode et j'habitais en ville. Ce qu'il faisait m'intéressait et inversement. Nous avons toujours été complémentaires. On pense les deux pareil ; on n'a pas besoin de se parler. On s'est jamais forcés ! Et puis chacun fait ce qu'il veut.
Il y avait de l'oseille. J'aimais, mais il fallait que ce soit mélangé avec des épinards. On avait des fruitiers.

Des pêches de vignes, beaucoup ; des blanches. On a fait beaucoup de compote. Je passais les pêches au moulin à légumes pour retirer la peau puis je les mettais en barquette au congel et on les ressortait pour faire des compotes. On en a fait des kilos !

Lui - On avait des arbres fruitiers de toutes sortes, des pêchers, des pruniers, des pommiers, des poiriers... Il y a des variétés qui reviennent, comme la Belle fille de Salins. C'est une petite pomme. Alors, moi, ce que j'ai fait, j'ai greffé un sauvageon (pommier sauvage) avec de la grosse pomme et là-dessus, j'ai re-greffé alors mes Belle-fille de Salins. Elles étaient plus grosses.
Moi, j'apprenais bien mais j'aimais pas aller à l'école. Le curé voulait que j'entre au séminaire pour avoir de l'instruction. Je n'ai pas voulu quitter cette vie que j'avais à la ferme, parce que j'étais libre !
On faisait un peu tout. J'allais chercher mes veaux en montagne, mes petits taureaux, et je les élevais. Je soignais toutes mes bêtes. Si vous avez des problèmes avec un médecin, si vous pouvez aller voir un vétérinaire, c'est pas plus mal, car il a autant de connaissance qu'un médecin !

Mes parents, ils se soignaient pas tellement avec les plantes. Même du temps de mes parents.

Lui - On peut se soigner avec les plantes. Contre la bronchite, on préparait des cataplasmes de farine de lin avec un peu de moutarde. La moutarde, c'est le meilleur médicament contre la bronchite. Autrement, on se soignait beaucoup avec les ventouses et avec l'aspirine. Le docteur de Bletterans, il disait « Un rhume qu'on soigne, il dure une semaine. Et celui qu'on soigne pas, il dure 8 jours ! ».

Elle - On peut faire des sirops avec des limaces rouges ; contre la bronchite ! A Besançon, un curé étaient venu entreposer un paquet chez nous, dans le frigo, le temps que la voisine revienne, car c'était pour elle et elle était absente. Quand on a su que c'était des limaces rouges, ma mère quand elle a su que des limaces avaient été mises à côté de ses bifteks, elle était dégoûtée ! Elle les faisaient macérer dans un bocal avec du sucre, elle filtrait, et elle donnait ça à ses enfants.

Lui - Celui qui a été sujet à la tuberculose, il mangeait des limaces vivantes. Le beau-père à la Jeanine, tous les matins il faisait la tournée du jardin pour manger les limaces !

Maintenant, on prend des antibiotiques, on détruit tout. Le bon pis le mauvais.

Elle - A la puberté, ma grand-mère nous donnait des tisanes de centaurée contre l'acné. C'était mauvais, c'était affreux ! Aussi, pour les mites, on mettait des fleurs jaunes. Ah pour ça, ma grand-mère était beaucoup plante. Elle était un peu sorcière sur les bords, la mémère. Elle nous purgeait avec de l'huile de ricin, et de l'huile de foie de morue pour nous fortifier.

Lui - La période d'avant-guerre, on la reverra jamais, faut pas se faire d'illusion. Au niveau de la sympathie des gens... Avant la guerre, le mercredi soir et le samedi soir, on allait quelque part jouer aux cartes, et les femmes tricotaient. Après, à 11h y'avait le casse-croûte : saucisson, fromage, gaufres, confitures !

Vous croyez pas que le progrès, ça va un peu loin ?
L'époque passée ne se retrouvera jamais.
Jamais vous revivrez ça.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Madeleine N.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Madeleine N., 88 ans

Bletterans, le 29 mars 2016

Je suis née à Torpes, en Saône-et-Loire, le 6 décembre 1928. Mes parents avaient une petite ferme mais mon père était forgeron. Je suis restée à la ferme jusqu'à mes dix huit ans puis j'ai été placée et je me suis mariée à 23 ans. J'étais ouvrière d'usine à Oullins. Je faisais un peu n'importe quoi. Je suis revenue dans le Jura à la retraite.

J'ai fait du jardin quand j'ai été à la retraite. J'avais des asperges, des petits pois, des haricots, des tomates, des oignons, des échalotes. Il faut dire qu'il y avait une bonne terre, sableuse. Je mettais du fumier. Pas d'engrais chimiques. Je mettais un peu d'anti-limaces, on était obligé. C'était des granulés bleus que j'achetais à la jardinerie. Il y avait des doryphores aussi, mais pas de chenilles.

C'était mon mari qui s'occupait du jardin. Je l'ai perdu très tôt ; il est décédé à l'âge de 63 ans. Après, j'ai continué à faire le jardin, un peu moins bien sûr. Mon frère venait retourner le jardin. J'ai arrêté un peu avant de venir ici.

J'achetais des graines chez le marchand. Mes parents faisaient leurs graines et moi aussi, par la suite, pour certains légumes. Dans les carottes, il y avait la demi longue. J'avais des haricots verts nains et à rames. Un peu de haricots en grains. Pour les tomates, il y avait la grosse tomate, cœur de bœuf, la russe, la marmande... c'est-à-dire qu'il y avait deux ou trois variétés et que des tomates rouges. On faisait des conserves de sauce tomate. Sur les pieds, on supprimait les gourmands.

Il y avait des fleurs. Mon mari en avait mis ; des rosiers. J'en avais 48, plus une centaine de pieds dans un massif ! J'avais du muguet, des jonquilles, des narcisses, des œillets de poètes. Des œillets d'Inde, ça c'était pour éloigner les pucerons au pied des tomates.

Je faisais des purins de plantes. On les mettait dans un tonneau avec de l'eau et on laissait macérer. Ça ne sent pas bien bon mais enfin...ça ne coûte rien. Aussi, j'avais du thym, du laurier, de la camomille, de la lavande et encore autre chose...je ne me souviens plus. Je faisais des infusions de thym pour la grippe. Quand je pouvais faire sans médicaments, je faisais. La camomille, c'était pour la digestion. Et la lavande, j'en faisais des sachets pour parfumer la maison.

J'allais aussi ramasser des fleurs d'acacias pour en faire des beignets. J'avais un verger avec une dizaine d'arbre. On avait un noisetier, quatre pêchers (des grosses, des petites), trois pommiers, deux poiriers, deux cerisiers (le van, qui donnait de grosses cerises avec un tout petit noyau et un autre), un prunier (Reine Claude) et un mirabellier. Un merisier. Cette année, vu qu'il n'y a pas eu d'hiver, il y aura des insectes.

Le jardin pour moi, c'était à la fois une corvée et un plaisir. On utilisait une triandine (ou fourche-bêche), mais ça n'allait pas dans la terre sableuse qu'on avait. On utilisait une bêche, un râteau, un sarclerot (rires). On travaillait la terre au mois de Mars. On bêchait. Après, on passait le râteau et on plantait. On mettait le cordeau aussi !

On plantait en premier les échalotes, les oignons, pas trop d'ail parce que ça ne poussait pas trop bien ; des petits pois en février, mars... Puis, les pommes de terre quand les lilas étaient en fleurs. On se repérait avec ça.

Ici, c'est monsieur Richard qui s'occupe du jardin. Il cultive des légumes. Il nous donne des tomates, de la salade, quelques oignons. Cet homme là, il est malheureux quand il ne fait rien.

MÉMOIRES DE JARDIN

Marguerite F.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Marguerite F., 96 ans

Bletterans, le 24 mars 2016

A l'époque, je vivais à Sellières. J'avais un grand jardin avec de la belle terre noire. Mon fils venait me le retourner au motoculteur, il faisait le plus gros. J'avais de beaux légumes ! Le voisin avait un cheval, il me donnait du fumier. C'était tellement facile. Le jardin était juste à coté de la maison. Je ne faisais pas tout parce que c'était grand. C'était plus pour m'occuper et avoir quelques légumes pour moi. J'adorais faire le jardin. Surtout que la terre était facile à travailler. Oh oui, j'adorais ça. Aujourd'hui, y'a plus rien.

Au début j'étais modiste, je faisais des chapeaux. Après, il y a eu la guerre et puis j'ai eu mes enfants. Avec mon mari, on a habité à Salins puis à Lons à la Marjorie. Ce n'est qu'à la retraite qu'on a fait du jardin. Mais mon mari n'en n'a pas profité longtemps. Il est décédé peu de temps après d'un cancer. Mes parents habitaient Rennes sur Loue. Mon père était ébéniste et ma mère tenait un magasin de meubles. Ils n'avaient pas de jardin mais ils étaient issus tous les deux de familles de cultivateurs.

Quand j'allais à l'école, je passais mes vacances chez ma grand-mère, elle m'emmenait au champ avec elle. Ah ma grand-mère, si je m'en souviens ! C'était mon bon dieu. Elle était institutrice et elle s'était mariée à un cultivateur. Ça la changeait du tout au tout mais elle s'y était bien mise. Il ne la ménageait pas. Il était gentil mais fallait travailler. C'était pas comme maintenant. Ma grand-mère faisait de tout dans son jardin. Des pommes de terre, des poireaux, de la salade, des choux. Tout ce qui se fait en légume, quoi. Elle avait un beau jardin. J'allais au jardin avec elle et des fois, elle me disait : "enlève toi de là, va !" parce que je faisait sûrement pas assez bien. J'aimais bien faire le jardin.

Chez nous, c'était un délice de travailler la terre tellement elle était belle. Le jardin, ça a toujours été mon dada. Ce sont mes parents m'ont transmis ça car même s'ils n'ont pas repris la ferme, ils avaient l'âme de cultivateurs.

Je suis ici depuis 7 ans maintenant. Après la mort de mon mari, j'ai continué à faire un petit peu mais c'était plus le jardin d'avant. Mais j'ai continué. J'adorais ça.

Je plantais des légumes qu'on mange couramment : des petits pois, des haricots en grain, des choux... que je donnais à mes enfants. J'avais une bonne terre, ça aurait été dommage de pas l'utiliser. J'avais des pommes, des prunes. Beaucoup. J'avais des fruits superbes. Le verger était au fond du terrain, près du ruisseau. C'était superbe. Hélas, il a fallu tout quitter. J'allais chercher de l'eau avec les arrosoirs au ruisseau. C'était pénible mais enfin, ça occupait. Et pis mon fils venait faire le plus gros.

Mes enfants font du jardin. Mon fils est en retraite alors il a le temps. Ma fille fait un peu de jardin aussi. Ils me demandent des conseils. Surtout elle. Je suis née en 1920 alors c'est plus de la jeunesse mais enfin, je me débrouille toute seule.

Au printemps, mon fils venait travailler la terre au motoculteur et après, c'est moi qui faisait tout. Je plantais, je sarclais, je récoltais. J'ai passé de belles années là-bas, à Sellières... Même si mon mari est mort trop tôt. J'ai essayé de survivre. J'avais des beaux légumes, j'en achetais jamais. Je plantais beaucoup de fleurs de saison. Des tulipes au printemps. Après, j'avais beaucoup de Dahlias, des fleurs à couper quoi...

Des lilas. Des forsythias avec des petites fleurs jaunes et qui fleurissaient longtemps. J'avais toujours des fleurs dans la maison. Je faisais des tisanes avec du tilleul.

Mon fils m'emmenait des boutures, il passait le motoculteur et moi j'avais juste à repiocher un petit coup et puis faire mes allées.

Je me souviens que ma grand-mère me traînait au jardin. Je m'ennuyais mais enfin, j'allais pas rester toute seule. Elle ne pouvait plus se traîner mais elle faisait du jardin quand même. Elle était vraiment courageuse et pas faignante. Elle a fait du jardin jusqu'au bout. C'était pas la même façon de vivre. Elle m'avait appris à faire le jardin alors quand j'ai eu ma maison avec mon jardin, j'étais aux anges. C'est surtout elle qui m'a appris à jardiner. Elle utilisait du tilleul, des feuilles d'oranger, de la verveine mais qu'elle ne cultivait pas. Enfin je ne crois pas. Je me rappelle avoir vu la verveine mais à l'époque, j'étais gamine, je ne m'intéressais pas tellement. Elle faisait les légumes les plus courants. Elle avait toujours du beau jardin. Elle avait un carré de fraises. Elle en était maniaque. Elle surveillait tous les jours au moment de la floraison.

C'est des bons souvenirs, les vacances chez ma grand-mère. Elle habitait pas loin à Rennes sur Loue. C'était un beau petit village.

Mes petits enfants ne font pas tellement de jardin. Ils n'ont pas la terre en odeur de sainteté. Mon fils en fait. Faut voir le jardin qu'il a. Mais mes petits enfants, c'est pas tellement leur dada et puis ils n'ont pas le temps. C'est pas leur truc.

Je mettais du fumier dans mon jardin, à l'automne. J'avais toujours des beaux légumes. C'est bon, le fumier de cheval. J'achetais pas de produits chimiques. Je ne me souviens pas d'avoir acheté beaucoup de trucs comme ça à part de l'anti-limace que j'achetais à la droguerie. C'était pas trop polluant. Et même si, à l'époque, on ne se posait pas trop la question de la pollution, je ne mettais pas n'importe quoi. Mon fils me conseillait. Pourtant lui n'avait jamais appris. Il travaillait à Solvay (dans les produits chimiques). Il achetait des produits qui soi-disant n'étaient pas nocifs pour l'alimentation.

Aux beaux jours, je descends de temps en temps dans les allées du parc. C'est pas vraiment un jardin. Il y a juste deux petits carrés. Ça me donne envie d'y aller mais je ne peux plus me baisser. Le jardin, ça me manque beaucoup. On a 95 ans. ça fait déjà un bail et puis... On est pas loin de la mort. Il faut se préparer à partir.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Marie C.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Marie C., 92 ans

Bletterans, le 27 avril 2016

“

J'ai vécu à Tazilly jusqu'à l'âge de 25 ans. Et puis, j'ai atterri à Lons où j'ai travaillé au café du palais pendant 10 ans. Et puis j'ai fait des petits boulots et je me suis mariée en 68. Nous habitions à Voiteur et je travaillais comme employée de bureau à la fromagerie Grosjean. J'y suis restée 25 ans. J'ai « adopté » les filles de mon mari qui était veuf. Il était mécanicien. Il réparait et il vendait des vélos à Voiteur.

Nous avions un jardin à Voiteur. Lui comme moi, nous n'avions pas trop le temps de nous en occuper mais enfin, lui faisait quelques légumes et moi je plantais quelques fleurs. Je ne m'occupais pas du potager. Les fleurs, ça a été une partie de ma vie...

Mes parents avaient un grand jardin. Mon papa faisait le potager et maman adorait les fleurs. Je l'ai aidé quand j'étais petite. Ça me fait sourire parce que maman plantait des fleurs et mon papa, croyant que c'était des mauvaises herbes, passait derrière et les arrachait. Ça a été un conflit...

J'ai hérité de la passion des fleurs et puis j'habitais la campagne. Mes parents habitaient une petite ferme d'environ 5 hectares, alors j'ai bien connu tout ça, les travaux de la terre, je les ai tous fait. J'allais cueillir les haricots. Le jardin était à coté de la maison. J'allais cueillir tout ce qu'il y avait à cueillir. J'allais manger les tomates crues sur le pied. C'était bon.

Mon papa faisait toutes sortes de légumes. Y compris des légumes qui n'étaient pas encore très connus à l'époque comme les endives ou les choux de Bruxelles, les choux-fleurs. Il aimait bien son jardin, mon papa. On est des « terriens »...

Quand j'habitais à Lons, je ne me suis plus occupé du jardin. Mais quand je suis arrivée à Voiteur, je me suis de nouveau occupée des fleurs. J'ai même été pendant un mandat conseillère municipale en charge du fleurissement. C'était d'ailleurs pour cette raison que je m'étais présentée lors des élections. C'était pour fleurir un peu Voiteur. Donc, j'ai été élue et j'ai commencé à m'occuper de ça. Je plantais beaucoup de géraniums. J'avais une amie avec qui je partageais cette passion des fleurs. Nos conversations étaient souvent basées la dessus.

S'il y avait des nouveautés, elle me le disait. Et puis elle venait m'aider à planter les fleurs parce que c'était à nous de nous en occuper. C'était bien souvent moi qui préparait les parterres. Parce que le maire de l'époque, les fleurs, ça ne l'intéressait absolument pas. Alors, je préparais les parterres, j'allais acheter les fleurs chez des grossistes. Ça m'est arrivé d'aller jusqu'à Chalon sur Saône ! J'achetais des géraniums, des pétunias, des œillets d'Inde, des roses d'Inde... des fleurs qui tiennent bien dans les parterres, quoi. J'essayais de planter des fleurs nouvelles mais j'étais bien seule. Je n'avais pas d'aide. Il faut dire que j'étais la seule femme au conseil. Les messieurs s'en fichaient et même se moquaient de moi quelquefois. Et je n'avais pas de moyens d'arrosage... vraiment, on peut dire que j'ai galéré ! Mais enfin, on était arrivé quatrième pour le fleurissement.

J'avais trouvé des fleurs qui étaient un peu rares que j'avais planté dans un massif en face de l'église. Alors, là, j'avais eu des compliments. C'était vraiment magnifique. J'ai continué ça pendant six ans et puis j'ai arrêté. J'en ai eu marre d'aller chercher l'eau à la fontaine du village avec les arrosoirs.

Oh il y avait bien quelques personnes qui étaient bien aimables qui arrosaient les parterres devant chez eux... Ensuite, ça a changé. C'était les employés communaux qui s'occupaient de ça. Et moi, j'ai continué à m'occuper de mes fleurs. Des géraniums surtout. Les roses d'Inde aussi, je les aimais. Des pivoines. Beaucoup de fleurs aussi, dont on ne s'occupe pas, comme des crocus, des jonquilles...
Et puis après, j'ai planté des choses qui ne demandaient pas beaucoup d'entretien. J'avais des arbustes que je taillais en boules autour de la terrasse. J'aimais bien les jardins à la française. J'avais fait une petite haie de buis que je taillais.

Ensuite, mon mari et moi n'avions plus la force. La première année qu'on a plus fait de jardin, j'avais semé une jachère. Elle était magnifique. C'était la mode. Il fallait préparer la terre. C'était des graines en mélange. Et puis ensuite bien arroser les premiers temps. Mais je n'ai pas eu le courage de la refaire. Après, l'herbe a poussé. J'avais aussi des rosiers, des camélias et des pivoines arbustives. Tout ça était autour de la terrasse. Mais on a vieilli et ça a été fini.

Mon mari faisait le potager. Des haricots, de la salade, des tomates... les principaux légumes qu'on aimait bien.

On n'avait pas beaucoup de terrain. Non, le potager, c'était pas important chez nous. On manquait de temps et de place. Ça m'est arrivé de bêcher, sarcler, planter, arroser... A Voiteur, la terre n'était pas bonne du tout. C'était de la terre de vigne. On l'a améliorée comme on a pu au fil des années. On a acheté du compost, des fertilisants. Malgré tout, on n'a jamais réussi à avoir une terre meuble. Ma foi, on faisait le jardin pour le plaisir.

C'était vraiment bon, les haricots du jardin. Je ne me souviens plus du nom des variétés. La salade c'était de la laitue, de la batavia surtout et puis l'hiver on mettait de la scarole. Les tomates c'était de la marmande, de la Saint-Pierre. Quand on en avait mis dix-douze pieds, c'était bien. Mais ça n'a jamais été merveilleux, elles prenaient la maladie...
Une fois, j'ai voulu essayer de faire des endives, à l'intérieur dans un seau avec du sable, et j'ai eu des endives merveilleuses ! J'avais planté les endives au jardin et quand les racines ont été assez belles, je les ai mises dans un seau rempli de sable. Je les ai couvertes pour les mettre à l'abri de la lumière. Et au bout de quelque temps, je suis allée voir mes endives, elles étaient hautes comme ça, belles blanches et bonnes ! J'avais vu faire mon papa. Alors, je me suis dit que j'allais essayer.

Ma racine est terrienne, moi. Mon papa cultivait les céréales, beaucoup de blé, tout ce qui se fait à la campagne. Mon grand père paternel est mort à 98 ans. J'avais trois ans et je m'en souviens ! Sinon, non, je n'ai pas eu la chance de connaître mes grands-parents. Je me souviens que maman cultivait de la camomille et de la sauge dans le jardin. Et ses fleurs... Elle plantait des glaïeuls, je me souviens qu'ils étaient magnifiques ; et des rosiers. Elle aimait beaucoup les roses.

J'ai passé toute ma jeunesse dans la terre. On faisait tous les travaux à la main à ce moment là. Et mon papa, c'était un brave homme mais il était dur au travail. Il était dur pour lui même. Quand j'y repense, mes parents, le travail qu'ils ont fait, je me dis... c'est pas possible.

J'aimais l'école, mais mes parents n'ont pas voulu que je continue. On était quatre enfants. J'ai trois frères. Un de mes frères était jardinier dans une grande maison bourgeoise. Un autre, qui travaillait dans une grosse entreprise de chantier, est revenu chez nous. Il a repris la ferme, il s'est modernisé et il a continué jusqu'à la retraite. On a tous hérité de cet amour de la terre... Mon papa, maman, tout le monde était issu de la terre !

Dans la Nièvre, la partie du Morvan qui touche la Saône et Loire, c'était des grandes fermes, déjà à cette époque là. 80, 100 hectares. Les propriétaires de ces fermes étaient quasiment des « seigneurs ». Je devais avoir ça dans le sang.

Quand j'étais jeune, j'ai travaillé dur. Mon papa était un homme sensible mais très exigeant quand il s'agissait du travail. Je vais vous raconter un souvenir.
Dans ce temps là, l'école finissait le 13 juillet et le 14, on faisait la fête dans la cour de l'école. Cette année là, y'avait de la moisson à faire. Je me souviens que mon papa avait coupé son blé le jour du 14 juillet. Il m'a dit : tu ne vas pas t'amuser, tu viens nous aider. Et je ne suis pas allé au 14 juillet. J'ai ramassé les gerbes de blé. J'en ai pleuré. Mais, pour lui, c'était la priorité...

Quand j'étais jeune, j'allais au bal, j'adorais danser. Y'avait pas de boîtes de nuit comme maintenant. On allait aux fêtes de village en vélo. Si c'était au mois de juin, il y avait les foins à faire, la fête on s'en passait. Alors, on espérait qu'il pleuve (rires).

Mon papa mettait de la chaux vive. Il y avait des carrières de chaux. On faisait cuire les pierres dans des fours à chaux. Et quand elles sortaient du four, elles s'effritaient et elles devenaient poussières. C'est le seul engrais que j'ai vu mettre. Je ne sais pas quelles propriétés ça avait. Ou on mettait du fumier.

Il attelait les charolaises. Y'avait pas de chevaux, pas de tracteurs. Et puis les vaches étaient plus rentables que les bœufs. On avait donc des vaches, des poules, des lapins, des cochons... mon papa en faisait l'élevage. Je me souviens avoir nourri des petits cochons au biberon ! Que de souvenirs... ! Parce que quelquefois, la truie faisait plus de petits qu'elle n'avait de mamelles. Alors, je me levais la nuit pour donner à manger aux petits cochons. Je me souviens qu'il y en avait un qui me suivait comme un petit chien. Et tous les ans, on tuait un cochon pour l'année. J'avais demandé à mon papa de pas tuer celui là... Je pleurais quand un veau partait à l'abattoir... Et la vache aussi, quand elle rentrait du pré. Alors, je la prenais par le cou et je l'embrassais.
Ah, les bêtes, je les aime. J'étais en admiration quand il y avait des naissances.

Une fois, j'ai sauvé un petit oiseau. C'était un pinson (on l'a vu après, quand il a grandi). Mon mari me l'a amené, je l'ai mis dans une petite boite dans de la ouate. Et je lui ai donné la becquée avec une allumette. J'avais vu faire ma maman autrefois. Elle donnait du jaune d'œuf cuit aux petits poussins que la mère avait rejetés. Alors, je faisais cuire des jaunes d'œufs. Je l'ai élevé jusqu'à ce qu'il s'envole. Les oiseaux du jardin venaient près de la cage. Ça me faisait mal au cœur de le lâcher, mais ça me faisait mal aussi de le garder en cage ! Ce n'était pas sa place. Alors, un jour je l'ai pris dans ma main, j'ai ouvert la fenêtre et je l'ai lâché. Eh bien pendant huit jours, il est revenu me voir. Je pouvais le toucher, lui donner à manger... Les voisins étaient estomaqués.

Ici, je vois les canards et les oiseaux depuis ma fenêtre. Autrefois, j'achetais des graines et je nourrissais les oiseaux tout l'hiver. Au printemps, ils venaient dans le cerisier. On avait toutes sortes d'oiseaux qui venaient, surtout des mésanges, des chardonnerets... c'était beau. On avait un pic épeiche. C'est de la famille des piverts... c'est magnifique comme oiseau. Mon bonheur à ce moment là, c'était de m'asseoir à la salle à manger et de les regarder par la fenêtre.

Les bêtes et moi on a toujours été ...copains. J'ai beaucoup aimé les chiens aussi. Mais on a trop de peine quand ils s'en vont...

J'avais acheté un livre sur les oiseaux. Quand je ne connaissais pas celui qui venait manger, je prenais mon livre et je cherchais. Je ne les connaissais pas tous au début. J'avais des écureuils qui venaient manger sur la fenêtre. Ça aussi, ça épatait les voisins. Ils venaient les photographier.

La nature, quand on l'aime et qu'on la comprend un peu, c'est beau.

Voilà ma vie de « terrienne »...

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Marie R.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Marie R., 94 ans

Bletterans, le 29 mars 2016

Je suis née au Villey, entre Chaumergy et Sellières, en 1922. J'ai toujours été dans la culture. Je faisais trente pots de chrysanthèmes. Je les donnais. C'était pas pour gagner mais j'aimais les tailler. J'étais d'une famille de cultivateurs et j'ai marié un cultivateur. On était tous dans la culture !

J'avais un grand jardin, j'y allais le soir après manger. Maintenant, les femmes ne font plus de jardin. Elles travaillent. Mais avant, les jardins, c'était les femmes...

On cultivait l'arli (Early?). C'était une pomme de terre très tendre. On la cultivait dans les champs. On a fait beaucoup d'argent avec les pommes de terre. On les vendait à la tonne.

On faisait beaucoup de jardin. On avait un peu de tout. Ma grand-mère cultivait de la menthe. On savait tout faire dans le temps. On avait des asperges, la grosse asperge violette. C'était pas dur à cultiver. On en mangeait pendant deux mois.

Mes deux filles ont continué de faire du jardin mais moi je ne peux plus faire. Mais j'aimais ça. Être à l'air, voir pousser. Mes filles nous on tellement vu faire le jardin qu'elles savent faire. Nous, c'était au cordeau. On plantait droit. C'est plus joli quand même. Et puis moi, j'aime quand c'est minutieux. Quand c'est tout « renversé », c'est pas joli.

On utilisait la pioche le râteau. La terre de Vers-sous-Sellières, c'était du sable. Elle n'était pas difficile à travailler. Il labourait et on affinait au râteau. Celui qui achète une maison, il faut qu'il regarde la terre comme elle est.

De l'autre coté de la route, le curé cultivait des légumes qu'il apportait dans une colonie de vacances. Il avait quelques plantes médicinales.

Le jardin, on y a du mal mais c'est plaisant. Et on mange de bons légumes. On a toujours mis que du fumier et on a toujours mangé sain. Les agriculteurs aujourd'hui, ils n'y arriveront pas, parce qu'ils n'ont pas les mêmes méthodes. Pour moi, les engrais chimiques, il ne faut pas s'en servir. Nous, on faisait pour la santé, la preuve, c'est que je suis toujours là et je vais sur mes 94 ans. Enfin, c'est le passé...

De temps en temps, je vais chez mes filles. Elles font du jardin mais ce ne sont pas les mêmes méthodes. Elles ne cultivent pas en ligne, pas comme moi... enfin, ça n'empêche pas de pousser. Elles récoltent et elles m'apportent des légumes. Moi, j'arrachais les mauvaises herbes. Le jardin, c'est du travail quand même. Mes filles cultivent des hortensias. Il faut les mettre au Nord.

On n'arrosait pas beaucoup parce que si on habitue une plante a être beaucoup arrosée, c'est jamais fini. Si on n'arrose pas, ça pousse quand même. On utilisait l'eau du puits. C'était difficile mais c'est pas le travail qui fait mourir. La preuve !

Je plantais beaucoup avec la lune. Les haricots, selon si on les voulait tout d'un coup (pour faire les bocaux) ou échelonner, on ne les plantait pas au même moment. Il y avait une date. Il y avait des dictons, mais je ne m'en souviens plus.

J'ai fait beaucoup de conserves. On ne faisait pas de conserves avec les asperges, on les consommait fraîches quand c'était la saison. Elles se conservaient quelques jours en silo. A l'époque, on tirait parti de tout. C'était diversifié. Je me souviens, aussi, on allait chercher nos bêtes à Mouthe (des vaches à lait).

Mon père est mort des suites de la guerre de 14. J'avais 12 ans. C'est ma mère qui s'occupait de la ferme avec mon frère, qui avait fait l'école agricole. Lui et moi, on a toujours été dans la culture. Moi, j'aimais ça. J'y allais trois fois par jour entre les travaux des champs (les foins, les moissons). On a mangé des bonnes choses, c'est sûr.

Aujourd'hui, quand on les voit mettre de l'engrais comme ils mettent. On sait qu'ils mangent de la saleté. Et puis, ils mettent pour les limaces. Le problème, c'est qu'ils en mettent n'importe où et c'est très mauvais. C'est du poison. Moi, je ne mettais pas de produits chimiques.

C'était pas les mêmes méthodes. Aujourd'hui, les jeunes se remettent à faire du jardin, pour avoir de la bonne qualité. Je me souviens d'une année ou on avait planté les pommes de terre avec la lune, dans du sable. On en a récolté 30 tonnes et des grosses. On attendait la nouvelle lune. On semait l'orge avec la lune. On les vendait à la tonne chez Baudin. Maintenant, on ne s'occupe plus de la lune...et pourtant.

Les patates, chez nous en patois, à Vers-sous-Sellières c'était les poumetars. A Chaumergy, c'était les culs de poulots. Le jardin, c'était le cautchi.

On faisait beaucoup à la main. Mon mari retournait le jardin à la bêche à l'automne. On n'utilisait pas beaucoup de machines et pas de produits nocifs. On n'a jamais eu faim. On vivait sur nous. Et puis, moi, j'ai fait l'école de couture donc je faisais tout moi-même.

Je ne pensais pas avoir à vous dire mais finalement, je me souviens de bien des choses ! Je ne regrette pas ma vie, ça me plaisait...mais, pour autant, je n'aurais pas voulu que mes filles soient dans la culture. On les a fait fuir de ça. C'était trop dur. On n'avait jamais de vacances.

Mais aujourd'hui, elles savent faire.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Marie-Blanche B.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Marie-Blanche B., 89 ans

Bletterans, le 12 avril 2016

A la retraite, nous nous sommes installés à Desnes où nous avions un grand jardin et un verger. Le jardin,c'était pas mon truc. C'était mon mari qui s'en occupait. Quand j'y allais pour piocher, il me disait : « on dirait une poule! ». Disons que je ramassais les légumes. Lui jardinait et moi, je cueillais.

J'ai fais beaucoup de conserves de haricots, de tomates, de côtes de blettes. Des tomates, en sauce et en morceaux. J'utilisais des bocaux avec des caoutchoucs. Je faisais ébouillanter mes haricots dans un genre de lessiveuse avec un thermomètre. J'en ai assez fait... on avait pas mal de légumes. On en achetait rarement. Et puis l'hiver, on sortait les bocaux. On faisait des bocaux de cornichons aussi !

Mon père était mineur. Il faisait beaucoup de jardin. Ce jardin, je le vois encore, il fallait y aller en vélo depuis la maison. Nous habitions une cité minière et donc, nous partagions notre maison et notre jardin avec trois autres familles. Il était à environ 400 ou 500 mètres de la maison. Il longeait la rivière.

On allait y puiser de l'eau. Il y avait des pays exprès pour les asperges. Il fallait une terre spéciale. Dans le coin, c'était vers Auxonne.

Je n'ai pas souvenir que mes parents aient cultivé des plantes pour se soigner. C'était plus la génération de mes grands parents mais je ne les ai pas connus. Juste mon grand-père qui était tailleur. A Desnes, on cultivait du thym et du laurier. Le thym, c'était une grande touffe. Je la vois encore fleurir. Et le laurier, on récoltait la feuille.

Mon mari était fils de cultivateur. Et même s'il a travaillé toute sa vie dans la gendarmerie, le jardin, c'était sa vie. Il n'aimait pas trop que je vienne au jardin. C'était son domaine. J'ai quatre enfants – trois garçons et une fille. Les garçons font tous du jardin, même ceux qui habitent en ville. On en parle quand on se voit. Je ne crois pas que leurs méthodes soient très différentes des nôtres. Mon mari mettait des produits mais je ne me rappelle plus ce que c'était. Il mettait un peu de poudre contre les petites bêtes. C'était plutôt des produits naturels. Je me souviens qu'il mettait beaucoup de cendres de bois. Ma foi, je ne sais pas si ça se fait encore...

Le bio, c'est comme dans le temps quoi... Ils utilisaient du fumier. Mon mari, je me souviens qu'il faisait tremper des orties dans de l'eau. C'est aussi bien que d'acheter tout ce qu'ils vendent maintenant. Nous, je me rappelle qu'on a toujours fait comme ça. Les produits chimiques, ça fait pousser les plantes, mais c'est pas ça. L'écologie, on n'en entend pas tellement parler. Je ne connais pas grand-chose vous savez. Et puis des fois, j'ai du mal à comprendre.

Dans le jardin, je me souviens, on voyait des colombes et puis beaucoup de moineaux. Je sais que mon mari mettait quelque chose, un produit pour les taupes, parce qu'elles soulevaient la terre dans la pelouse et même sous les légumes.

On avait un grand jardin et aussi des arbres fruitiers : un mirabellier, deux pommiers, des quetsches et un petit cerisier. C'était des pommes rouges et jaunes. On avait pas mal de fruits dont on faisait de la confiture ou qu'on mettait en bocaux.

Tout ça, c'est du passé. Je descends de temps en temps dans le parc. J'ai jamais fait attention aux carrés potagers. Moi, j'avais des fleurs, des rosiers, devant en bas des escaliers.

Des pensées, des jonquilles et puis quelques pieds de muguet à un moment donné. C'était des racines qu'on avait récupérées dans les bois.

Pour les légumes, mon mari faisait attention à la lune. Il savait exactement quand est ce qu'il fallait planter ou repiquer. Dans le temps, on n'avait pas de calendrier. Mon mari n'utilisait pas de calendrier. Il savait.

Vous savez, ça reste les souvenirs... les bons, et les mauvais.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Marthe M.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Marthe M., 93 ans

Bletterans, le 25 février 2016

Dans le jardin, y'avait des pommes de terre, des haricots, des petits pois, du persil, du thym...
Les pommes de terre, les patates comme on disait, y'avait les Mona-lisa et puis les « boches »... On les cuisinait en frites ou en purée. On avait des pommiers mais pas beaucoup, un ou deux, des poiriers (les beurt en patois).
On mettait des œillets aux pieds des tomates pour pas qu'elles attrapent la maladie ; Des fois ça marchait, pis des fois ... non!
On faisait infuser des feuilles d'épines, c'était bon pour le mal de gorge. Les prunelles, on appelait ça les « plouches ».

Y'a différentes façons de planter mais les cultures, c'était toujours les mêmes. Maintenant, c'est mieux fait. C'est pas pareil. Nous, par exemple, pour planter, on n'utilisait pas de cordeau, ça empêchait pas de pousser droit. Nous, on vivait de notre jardin mais maintenant...

Mon mari cultivait du maïs, du blé, du seigle, de l'orge, des betteraves...pis tout à la main. C'est dommage que les jeunes perdent tout ça.

MÉMOIRES DE JARDIN

Michelle C.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Michelle C., 86 ans

Bletterans, le 20 avril 2016

J'ai toujours vécu à Revigny. Mon papa travaillait à la carrière au dessus des monts. Maman élevait quelques bêtes et puis elle faisait beaucoup de jardin. On avait des champs au dessus des monts. Là haut, on disait que la terre était meilleure pour les pommes de terre. Je me suis mariée en 1950 et puis on a fait construire. Maman est venue vivre avec nous. J'étais couturière à Lons-le-Saunier. Et puis après, j'ai travaillé avec mon mari qui s'était mis à son compte.

J'ai connu mes grands parents ; je me souviens de leur jardin. Y'avait des belles fleurs. Des delphiniums. J'étais souvent chez eux. En montant au champ, avec les vaches attelées, mon grand-père me disait le nom de tous les arbres. Je me souviens de ça. Ils cultivaient tous les légumes ou presque... Nous, on ne faisait pas d'endives ni de brocolis. Mais on a fait des poivrons. Ma mère allait au fond de la vallée chercher de l'ail des ours qu'on mélangeait avec de l'huile d'olive. Chez nous, on faisait beaucoup d'oignons et d'ail.

Ma grand-mère utilisait la camomille et la verveine pour faire des tisanes. Plus tard, maman cultivait de la menthe et de la mélisse.

Dans le jardin, on commençait par les pois et les pommes de terre. On faisait attention, on les mettait après la lune rousse. On faisait attention aux saints de glace. Aujourd'hui, y'a plus de saints de glace... ! Des carottes, une fois j'en ai semé trois fois, parce que les chats venaient gratter. Y'avait toujours un pied d'oseille, de la rhubarbe et des groseilles, des cassis. Maman faisait du vin et de la confiture.

On a même mis des haricots verts en bouteille, alors pour les ressortir, fallait un crochet. Après, on a eu des bocaux. Et moi j'ai toujours fait des bocaux parce qu'au congélateur, je trouvais ça moins bon. Y'a bien que les petits pois qui se congèlent à peu prés.

La lune rousse c'est maintenant. Elle se termine le 1er mai. Mon beau-frère et ma belle-sœur suivent la lune. Moi, non, je l'ai jamais fait. Je faisais juste attention à ce que ça ne gèle pas.

Les tomates, y'avait la cornue des andes, la marmande, la Saint-Pierre. J'aimais pas trop les tomates d'autres couleurs. On mettait des cornichons mais il fallait récolter tous les jours, sinon ils venaient trop gros. Et puis, on avait des arbres fruitiers, des griottes ; on en mettait au congélateur dénoyautées pour faire des tartes. Mon mari, il aimait trop faire ça mais moi, ça m'énervait, j'aimais autant aller piocher dans le jardin. Je crois qu'il était plus patient que moi. Il labourait et puis je me débrouillais. Au début, il avait pas le temps mais quand il a été en retraite, il a bien aimé.

Le jardin, c'est ça qui m'a sauvé quand j'ai perdu ma fille. Je sais pas, on dit que de toucher la terre, ça fait du bien. Ça fait du bien à la tête. D'être à l'air. J'ai fait du jardin presque jusqu'au bout, mais la dernière année, je ne pouvais plus m'occuper de mes fleurs. J'apprécie d'être ici parce qu'il y a les arbres, tout. Ça fait plus campagne que Lons. Je suis bien, ici. Je vais encore bien dans le parc. Je suis allé au marché aux fleurs à Pierre de Bresse. J'ai goûté la mertensie. Ça avait un petit goût de poireau. Avant, on ne mettait que des tomates et des courgettes dans la ratatouille, alors que nous on faisait des poivrons, des aubergines.

J'achetais mes graines. On faisait des fois de la graine de fleur. Ma mère faisait toutes ses graines, elle. A un moment donné, on avait le fumier des vaches. Après, je ne peux pas vous dire ce que mon mari mettait. On essayait que ce ne soit pas mauvais. Mais maintenant, c'est de pire en pire. Ils empoisonnent tout.

Les tomates, on les traitait à la bouillie bordelaise. On mettait des orties au fond. Mon mari faisait le purin. J'allais ramasser les orties, et lui faisait le purin. Ça sentait mauvais.

On ne parlait pas de tout ce qu'il y a maintenant. On utilisait du roundup dans les allées mais jamais dans le jardin. Y'en a qui disait qu'on pouvait en mettre dans le jardin et ressemer trois semaines après... Un jour, j'en ai passé à la place de l'ancien poulailler. A cet endroit là, il y avait eu de la mâche... eh bien, si vous aviez vu la mâche comme elle était belle. Mais je l'ai pas mangé. On dit qu'on peut faire du bio mais c'est pas facile parce que tout ça, ça vole. Le bio, je n'en ai jamais autant entendu parler que depuis que je suis là. On en parle bien. J'achète ce que je peux en bio. J'ai lu ce matin qu'il y a des produits dans le thon.

Non, nous n'utilisions que de la bouillie bordelaise (sur les tomates et les patates). On a eu des doryphores un moment donné, au dessus des monts. On les ramassait à la main. Les larves, c'est affreux comme c'est vilain. Toutes ces bêtes qui arrivent maintenant, elles viennent comment ?

Moi, je serais malheureuse sans les patates. Des topinambours, je n'en ai jamais mangé. Par contre, j'ai mangé des rutabagas. On appelait ça les raves. Y'avait du chou rouge. Ma fille faisait des salades avec les autres choux. Elle était prof d'anglais à Saint-Claude. Elle habitait Charchilla, à coté de Moirans. Elle faisait son jardin pieds nus. Elle faisait comme elle pouvait. Elle a toujours eu beaucoup de fleurs. Quand elle était petite, elle était dans le jardin avec nous. Elle me demandait des conseils. Elle avait 33 ans quand elle a eu son accident.

Mon père m'emmenait dans le tombereau, quand il allait chercher l'herbe pour les lapins. On fauchait tout à la main à l'époque.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Odette G.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Odette G., 82 ans

Bletterans, le 19 mai 2016

J'ai habité 13 ans à Morteau, 13 ans à Bletterans, et puis on est venu vivre à Ruffey à la retraite.

A Morteau, j'ai fait un peu de jardin, mais ça poussait pas tellement. On avait 27 ares de terrain. Tout n'était pas cultivé. Mon mari avait planté une ligne de vigne. C'était du raisin à vin qu'on mangeait comme ça. Mon mari retournait la terre et moi, je semais. On avait tout. On faisait nos pommes de terre. On avait des choux, de la salade, des haricots. Les pommes de terre, on ne les plantait pas toujours à la même place. On mettait ce qui pousse en dedans, et puis l'année d'après ce qui pousse en dehors.

Pour les patates, y'avait la BF15, en primeur, et la sirtema. On avait des tomates. Des olivettes, de la marmande... Quand il fallait faire les conserves de tomates, de haricots, la ratatouille, on s'y mettait les deux. On ne cultivait pas d'aubergines, on allait les acheter. Sinon, on achetait pas beaucoup de légumes.

On trouvait une grosse différence entre nos légumes et ceux qu'on trouvait dans le commerce. La salade, surtout. Nous, on faisait surtout de la batavia (on aimait les salades croquantes), et puis des endives et de la scarole. Les endives, on récoltait les racines au jardin et on les mettait dans une lessiveuse remplie de terre et on les laissait dans le noir, à la cave. Nos batavias faisaient de belles pommes bien blanches.

A Ruffey, on avait une bonne terre, pas argileuse. Enfin, c'était pas moi qui la retournait. On avait ce qu'il fallait (un petit motoculteur), mais mon mari préférait faire à la bêche. On y allait tous les jours... Il le faut, si on ne veut pas que l'herbe envahisse !

J'aimais récolter. C'était un plaisir. C'était mon mari qui s'en occupait mais j'aimais y aller de temps en temps. Et puis j'avais mes fleurs. J'aimais bien les reine-marguerite et puis, on faisait nos chrysanthèmes. Y'avait moitié jardin et moitié foin, alors les papillons avaient de quoi faire.

Mon mari fauchait à la motofaucheuse pour les lapins. On avait des lapins, des poules et des pigeons.

Les moutons sont venus quand mon mari est mort. On a tout supprimé le jardin. C'était eux qui tondaient la pelouse. Hors saison, les poules avaient accès au jardin. On faisait du compost avec les mauvaises herbes... Les épluchures, on les donnait aux poules.

On avait des pommiers, des pruniers, des poiriers et des cerisiers ; des cœur de pigeon. De la golden, et de la Boskoop. Elle était bonne mais on n'en avait pas beaucoup. Les poires, c'étaient des williams. Je faisais de la confiture, de la compote.

J'avais de la ciboulette, du thym... c'est pas bien bon en tisane. En autre herbes, on disait la chartreuse, mais c'était de la tanaisie. Je faisais de la liqueur de cerise, aussi.

On ne cultivait pas de fèves mais des haricots, c'était des Soissons à rames blancs. Et des haricots en grains. On les triait à la main. Le petit pois, c'était le « roi des conserves ». On cultivait des choux frisés, et pas tellement de choux à choucroutes. Pour faire la choucroute, il faut être équipé !

Quand on a tout, on apprécie mais c'est quand on a plus qu'on se dit qu'on avait des bonnes choses.
Dans les supermarchés, vaut mieux acheter quand ça vient de France, au moins. Ma foi, le bio, c'est bien mais je ne sais pas... Moi maintenant, je ne suis plus en relation avec les agriculteurs et tout le fourbi ! Ma foi, ceux qui veulent, ils essayent. Ceux qui ont utilisé la chimie voulaient le rendement. Peut-être qu'ils n' étaient pas conscients des dégâts. Sur les tomates qui poussent hors sol, c'est pas bien normal mais ma foi, les gens font ce qu'ils veulent.

Je me souviens qu'au printemps, mon mari mettait un engrais « coup de fouet » et après c'était terminé. Il faisait du purin d'ortie. Ça sentait mauvais. On utilisait le fumier de nos bêtes, et mon mari traitait la vigne et les tomates à la bouillie bordelaise.

L'hiver, on mettait du tournesol pour les mésanges. Ici, les écureuils sont tellement pas sauvages qu'il y en a un qui s'est fait bouffer par un chat...

J'ai trois enfants. Ils font tous du jardin. Et cinq petits enfants, eux aussi, ils aiment. Ils font chez leurs parents. Mes parents étaient cultivateurs. Alors, on a toujours fait du jardin. C'est quelque chose qu'ils nous ont transmis.

On faisait attention à la lune, pour les semis. On avait le calendrier des postes. J'ai appris en voyant mes parents faire. Au jardin, on passe des bons moments... Et puis, ça apprend la patience , la saisonnalité... On est obligé d'attendre, de patienter et puis de prendre soin, parce que sinon rien ne pousse.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Paul O.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Paul O., 93 ans

Bletterans, le 25 avril 2016

Moi, j'ai une fille, un garçon et des petits enfants, mais ils ne font pas de jardin. Ça les intéresse pas de faire. Ils étaient contents de manger les tomates du jardin mais ils ne veulent point en faire. Ils on un peu de terrain mais c'est de la pelouse. Ils n'ont pas le temps.

Je suis resté à Saillenard jusqu'à 27 ans. Je me suis marié. J'ai travaillé à Lyon chez Calor et puis à la retraite, je suis revenu à Saillenard. J'avais un petit jardin. 10 ares, même pas. On faisait les haricots, les patates, les tomates, les salades... On avait de la bonne terre, facile à travailler mais elle n'allait pas pour les carottes. Elles sortaient mais elles ne poussaient pas bien. Je bêchais l'hiver. C'est ce que les gens faisaient autrefois. Maintenant, c'est les tracteurs. Les gens ne font plus de jardin ou pas beaucoup.
Ensuite, je semais à peu près dans les temps. Tout dépend du temps, et de la lune. Tout ce qui était dans la terre, on faisait en vieille lune et puis le restant, ce qui sort de terre, comme les haricots, à la nouvelle lune.

La lune, y'a la montante et la descendante. Je n'avais pas de calendrier. Je regardais la lune surtout pour les pommes de terre. C'était de l'observation directe.

J'ai rien appris. J'ai vu mes parents faire. Tout le monde faisait son jardin autrefois. J'ai aidé à la ferme. C'est pas difficile de faire le jardin. Celui qui a jamais vu faire, il ne fera jamais de jardin. Mes enfants, mes petits enfants n'ont jamais fait de jardin. Ils n'y connaissent rien. Je me souviens qu'une fois, ma fille avait envoyé mon gendre dans le jardin pour chercher des patates, il n'en a point trouvé. A Paris, y'a des gens qui n'ont jamais vu de jardin !

J'avais mis un pied de rhubarbe. Les pommes de terre, c'était pas les variétés de maintenant. Des bintje, y'en a toujours. On faisait de la rosabelle aussi. Nous, on plantait des pommes de terre grosses comme le poing. Pas comme maintenant, où c'est tout des petites patates. Ça allait beaucoup mieux. Ça nous arrivait de les couper en deux. Je ne sais pas si vous savez mais il y a 42 variétés en tout ! Les tomates, je mettais de la marmande, de la russe et de la Saint-Pierre. Et puis beaucoup d'hybrides. Y'avait des ovales aussi. Autrefois, on faisait des rattes. C'était des petites tomates allongées.

Mes parents faisaient des haricots qu'ils mettaient au saloir. Après, on en a mis dans des bouteilles. Les pommes de terre on les conservait comme ça. On cultivait des raves pour les bêtes. Et puis on en mangeait en salade. Je taillais les tomates. Je laissais une tige ou deux, pas plus. Et puis je traitais contre la maladie à la bouillie bordelaise. Je sais qu'on pouvait mettre un fil de cuivre en travers du pied. Elles n'étaient pas couvertes, tandis que maintenant c'est tout sous serres. On ne fait plus les tomates d'autrefois. On sulfatait pas, jamais ! Maintenant, il faut le faire sinon elles prennent la maladie.

On mettait du fumier de vache et puis de cheval. Mes parents avaient des bêtes et puis par la suite, j'ai récupéré du fumier chez le voisin. J'ai jamais mis d'engrais chimiques. Tout le monde en met maintenant. Vous savez, si vous ne mettez pas d'engrais, vous ne récoltez pas grand-chose. La différence, c'est le rendement. D'ici 50 ans, on sera des milliards sur terre. Moi, je dis que sans les engrais chimiques, on ne pourrait pas nourrir tout ce monde là. Les blés, par exemple, autrefois, ils faisaient 10 quintaux à l'hectare. Maintenant, ils en font 50. Le gouvernement ne veut pas les supprimer parce qu'on sait que sans eux on ne peut pas faire vivre les gens.

Les paysans ne pourraient pas vivre sans les engrais... Sur le journal, y'en a un qui a porté plainte contre le fabricant parce qu'il est malade. Mais il avait pas besoin d'acheter... En plus de ça, le gouvernement veut pas y supprimer.

J'avais trois ou quatre pommiers. Maintenant, les pommes, les gens veulent pas les acheter. Rendez-vous compte, elles sont traitées 42 fois... On se mirerait dedans tellement elles brillent, même dans les magasins bio. Je ne dis pas qu'elles ont été sulfatées, mais elles ont la même couleur. Dans les années 60, j'étais chez un cultivateur qui cultivait des fruitiers dans le midi. J'ai vu des femmes espagnoles qui ramassaient les pommes juste après qu'elles soient traitées. Elles étaient juste derrière le tracteur...

J'en ai encore des pommes sur mes arbres. Elles sont bonnes. Y'en a des petites et des grosses. Elles sont meilleures que celles qu'on achète. Et pis elles se conservent tout l'hiver. J'avais peut être dix ans quand mon père a planté les pommiers. Les cerisiers ne venaient pas chez nous. Les pruniers non plus, à cause de l'humidité. Des poiriers par contre, oui, mais c'était des vieilles poires. On appelait ça des grimmont. C'était des poires dures qu'on cuisait au four.

Ah, c'était pas les poires de maintenant. Et pas la même qualité non plus. On greffait les arbres. Y'en a encore qui connaissent mais enfin, plus beaucoup. C'était pas difficile mais enfin, fallait quand même prendre des précautions.

Nous, on n'avait pas de vigne mais autrefois tout le monde avait sa petite vigne, pour faire la goutte. On ne faisait pas de liqueur. Les paysans vivaient sur eux. Ils n'achetaient rien, à part le sucre. Je me souviens que ma mère ramassait des feuilles de ronce, du tilleul, qu'on ramassait dans les prés. Maintenant, les ronces, on ne peut plus les ramasser, c'est tout sulfaté. Les pissenlits, les champignons...

Y'a 50 ans qu'on empoisonne la terre. Maintenant le cancer, on l'a déjà à la naissance. Quand on voit maintenant, y'a je ne sais combien de sorte d'engrais. Maintenant les gens n'ont plus de bêtes, donc plus de fumier alors il faut bien qu'ils mettent de l'engrais. Et puis le fumier, c'est pareil. Les vaches sont toutes traitées. Maintenant, sitôt que le veau est fait, paf, piqûre ! Autrefois, ça n'existait pas, ça. Maintenant, y'a des serres. Ça non plus, ça n'existait pas.

Je ne fais plus de jardin aujourd'hui. J'ai trop mal aux genoux. Mais je retourne de temps en temps chez moi. J'ai travaillé la terre jusqu'à 27 ans chez mes parents. J'ai connu le battage, les attelages de bœufs et de chevaux. Des producteurs recommencent à utiliser des animaux, mais je ne sais pas s'ils peuvent vivre... Est-ce qu'ils vont pouvoir faire des bénéfices pour acheter un tracteur, tout ça ?

Autrefois, c'était de la polyculture... Ils n'avaient pas de frais. Et pis, il n'y avait pas toutes les technologies. Le progrès, il a tué pas mal de choses. Sous le marché couvert de Bletterans, tous les mardis, y a un producteur bio qui vient... et ben les gens trouvent encore le moyen d'aller chercher les fruits et les légumes au supermarché ! Parce que les fruits sont plus beaux, enfin soi-disant...

Vous verrez que ça viendra qu'il n'y aura plus du tout de commerces dans les villages. Autrefois, à Saillenard, y'avait rien que trois cafés, et quand il y avait des évènements, ils étaient pleins. Maintenant, les gens discutent au bord de la route. Ils prennent froid.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Paul R.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Paul R., 88 ans,
Bletterans, le 23 février 2016

Je suis parti à 15 ans et demi de la ferme, parce que mon père est mort quand j'avais 13 ans. Si mon père n'était pas mort, je serais jamais parti, moi. J'aurais fait un fermier.
Mes parents avaient une ferme. Ils étaient les plus gros cultivateurs de Chaumergy avec 20 ha en ce temps là... On faisait tout à la main, naturellement.
Quand j'étais gosse, j'ai beaucoup jardiné avec ma mère parce que moi, je faisais rien à l'école, mais je travaillais beaucoup à la ferme ! Pour être cultivateur, j'avais pas besoin de certificat d'étude. Moi c'était la terre et pis les bêtes que j'aimais. Ça me plaisait. J'avais 10 ans que j'allais sortir le fumier, pomper l'eau... J'aimais ça !
A 13 ans, je bêchais. Parce que c'est ma mère qui faisait le jardin. En général, c'était comme ça dans les fermes. L'homme était dans les champs pis c'est la femme qui s'occupait du jardin. On cultivait la betterave fourragère. Les vaches aimaient ça pour donner du lait.

On avait douze vaches. Tous les jours, surtout l'été, on semait du trèfle, comme engrais vert. On laissait toujours un coin du champ pour faucher, pour donner aux vaches à l'étable, en complément de ce qu'elles avaient mangé ou brouté. Et on en laissait un coin qui venait en graines, pour battre ensuite et avoir de la graine pour l'année après. Et puis, le restant, on labourait. Je sais plus comment on appelait ça...

En ce temps là, on n'achetait pas les grains. On les produisait. Les pommes de terre, on les changeait tous les deux ou trois ans. Les pommes de terre, on doit les descendre et le blé, on le monte, pour éviter que ça ne dégénère. Alors, tous les deux ou trois ans, on allait chercher des patates un peu plus haut, à la Muyre (quelque chose comme ça) pour faire des nouveaux plants, qu'on mettait germer pis on partageait en deux. Et pour les semences de blé, on allait dans le finage.

Je suis revenu en 97... Bon, j'ai fait un petit jardin là où j'étais, en dernier. Je faisais beaucoup de salade. Autrement, je n'ai pas jardiné.

Ici, je ne suis pas toujours d'accord avec les méthodes employées, sur le fait qu'il faut du sauvage, du vert. Alors, qu'on laisse pousser, qu'on mette des orties, pis ça fait du vert ! Dans le jardin de mes parents, on ne laissait pas la nature. Les betteraves, par exemple, on les sarclait trois fois, les patates deux fois pis après on les buttait, comme on dit. On ne laissait pas les herbes parce que si l'herbe pousse, c'est la nourriture qui s'en va. Quand je pense à comme on s'est battu contre le chiendent... On hersait, on le laissait sécher. Pis maintenant on nous dit qu'il faut les laisser pousser, parce que c'est sauvage, je suis tout à fait contre.

Moi je suis pour l'engrais vert. A Chaumergy, je faisais des patates dans le jardin de ma voisine (qui a 90 ans faisait encore du jardin). Quand j'arrachais les patates, quelques temps après, je passais un coup de motoculteur et je semais de la phacélie. Autrefois, chez mes parents, c'était pas de la phacélie, c'était du trèfle, des vesces ... Pour moi, la terre dois jamais être à nu, pour pas qu'elle se délave, et puis pour éviter la repousse des mauvaises herbes. Le chiendent, par exemple, on a beau bêcher aussi profond qu'on veut, on n'arrive jamais à en être quitte.

Y'a que le roundup qui l'a tué. Mais le roundup, à l'époque de mes parents, ça n'existait pas. C'est apparu dans les années 50, quelque chose comme ça, peut être même plus. Nous, dans notre temps, c'était tout à la main. On passait dans les champs de blé, par exemple, on emmanchait un truc pour couper les chardons. Si on laissait des chardons fleurir, on avait droit à une amende du garde champêtre. Le gui, pareil. Quand on avait des arbres, on devait couper le gui. C'était une obligation. Maintenant, à plus y'en a, a plus on est content.

On cultivait des patates aussi. Oh, on n'en faisait pas beaucoup, c'était pour nous, hein. Pour nous et pour les bêtes. Parce que les cochons mangeaient des patates. On faisait tout ce qu'on avait besoin. On ne faisait pas pour vendre mais pour nourrir nos bêtes et nous. On ne vendait que des poulets sur le marché (le jeudi à Chaumergy). Et pis, j'avais une tante qui était sur Vesoul. Elle tenait une crèmerie et volailles en même temps. Ma mère lui envoyait des poulets par le train.
Pis, y'avait une foire, tous les 15 jours, comme à Commenailles. Mais tout ça, ça a disparu. On y emmenait les bêtes (les veaux) et pis c'était les maquignons ou les bouchers qui venaient acheter directement.

Sur les marchés, c'étaient surtout les légumes pis les poulets. A la fromagerie de Chaumergy, on était 52 sociétaires. Nous, on avait le numéro 11. Donc ça voulait dire qu'il y avait 52 maisons qui avaient une vache ou deux que la femme s'occupait pendant que le mari travaillait à l'extérieur. Donc, c'était rare qu'on achetait quelque chose. C'était toujours les produits de la ferme. Par exemple, pour conserver les patates ou les betteraves, on faisait des silos. On les empilait, on mettait de la paille et de nouveau de la terre par-dessus.

Ici, c'était pas des terres à betteraves à sucre, hein, c'était du coté de Chaussin, Saint-Aubin, dans le finage. Le maïs, on en faisait un petit peu et on plantait des haricots pour que les haricots grimpent sur le maïs. On allait cueillir le maïs tout à la main. Pis le soir, on l'écheillait. On allait chez l'un chez l'autre, pour les veillées. On le mettait à sécher. En Bresse, c'est beaucoup sous les toits. Mais nous pas. On le mettait comme ça. Pis le soir, on se réunissait dans la grange, on prenait chacun notre épi. On avait dur pour le casser [il fait le geste]. Pis alors, quand on voulait en garder, plusieurs, on faisait une boucle pour les pendre avec les feuilles qui restaient. Pis alors, on les égrenait aussi.

On avait une machine qu'on se mettait à cheval dessus. On mettait la panouille dedans et on tournait. C'était un plateau avec tout des petites piques comme ça, qui arrachait le grain. Pis on le faisait sécher, comme tout ce qu'était froment. On étendait ça par terre dans les greniers. Au début, on les retournait régulièrement pour pas que ça moisisse.
Y'avait du froment, du maïs, de l'avoine, de l'orge, du seigle, qu'on faisait aussi. Le seigle, c'était pas facile parce que la paille était haute. Maintenant elle est plus basse. On paillait les chaises avec cette paille. Ça casse pas.
On allait à un moulin qui s'appelait le moulin de la motte à Vers-sous-Sellières. Quand on faisait du pain, on faisait d'abord griller le maïs. Moi, je me rappelle mettre un sac sur le cadre de mon vélo pour aller emmener le maïs pour après rechercher les gaudes. C'était sa spécialité au moulin de la motte, faire des gaudes. Parce qu'on avait un moulin aussi à Chaumergy, mais il ne faisait que de la farine, pas les gaudes.
C'est pareil, une partie de notre blé allait chez le meunier, on lui rachetait la farine et pis du son pour les bêtes et pis pendant la guerre, tout ça, on faisait tous notre pain à la ferme (avec la farine issue des grains produits sur la ferme qu'on tamisait dans le grenier).

Ce qui fait que pendant la guerre, nous en campagne, on n'a jamais souffert de la faim. Puisqu'on tuait deux cochons par an. C'était salé puisque y'avait pas de frigo ni de congélateur, dans ce temps là. C'était plus des grosses familles. Nous on était 7 et tout ce petit monde là vivait sur les produits de la ferme.

Le lait, on le portait à la fromagerie matin et soir et on récupérait le petit lait le midi pour les cochons. Le fromage et le beurre nous appartenait et on laissait le reste pour le vendre. Quand j'allais à la fromagerie, je demandais un morceau de gruyère, le comté n'existait pas. (...)

Mes grands parents parlaient patois. Mais ma mère ne voulait pas qu'on le parle à la maison. Par exemple, les patates, c'était les « culs de poulots » !

Ici, au jardin, on avait mis de la jachère fleurie, mais y'a poussé beaucoup de mauvaises herbes mais faudrait nettoyer, enlever les mauvaises herbes parce que pour moi ça se fait pas. Ici, c'est un parc. Un parc, pour moi, il doit être propre, tout bien aligné. Dans le temps, on faisait le jardin au cordeau, une planche de carottes, une planche de petits pois.

Après, on tournait. On semait jamais deux fois au même endroit. Et ce qu'on laissait sans culture, c'était du trèfle. Dans les coins, on avait des groseilliers, des cassis... Mon grand père mettait des fleurs. Moi, ça je supportais pas, parce que, pourquoi ? Quand après, on a passé le motoculteur, ça posait problème. Par exemple, les coquelicots, ça pousse dans des terres pauvres. Dans une culture, si y'avait des coquelicots, on disait, en voilà encore un qui soigne pas ses terres comme y faut. Pis maintenant, on cherche après, on en remet.

Ma grand-mère aimait les Cœur de Marie et les œillets.
On se soignait avec des plantes, même des orties, ça faisait circuler le sang. On ne connaissait pas les vertus des plantes comme on connaît maintenant.
Nous, dans le temps, tout comptait. On fauchait à la faux, même les coins. Parce que c'était des petites fermes. On n'avait pas l'argent qu'il y a maintenant. Je fauchais avec la jument dès 3h du matin jusqu'à 8h. C'était dur pour le cheval, vous comprenez. Y'en avait qui savaient battre la faux. Les terres aussi faisaient beaucoup. Les terres d'ici et du finage y'a une grande différence.

Là bas, il pleut et le jour d'après ils labourent. Ici, pas. Ici, c'est la terre argileuse. C'est pour ça que le maïs se plait. Y'avait les patates pour les cochons et les autres, les arlis (un genre de patate primeur, de luxe). Par ici, on faisait plutôt un genre de bintje.
Quand les doryphores sont arrivés en 40, ils n'allaient pas sur les patates à cochons. Les écoliers venaient les ramasser à la main. Et puis quand j'étais en Belgique, là, en dernier, j'allais donner des coups de main aux fermiers. Mes copains, c'était des fermiers.

Je suis fromager moi... J'ai connu mes grands-parents, surtout du coté de ma mère. C'était des fermiers du village. Alors, on bêchait, on sarclait et pis ça j'aimais pas. Ah non. Parce que j'avais déjà mal au dos. J'étais toujours le dernier alors je me faisais engueuler par ma mère. Ma mère était le chef. Quand on demandait pour sortir, quand y'avait du cinéma, mon père nous répondait : « si votre mère veut, moi j'veux bien ».
Je me rappelle, quand on menait le fumier. Mon père allait avec le cheval pour décharger ; Il chargeait une voiture et il mettait la vide à coté du tas de fumier et c'est moi qui chargeait.

Quand il revenait, elle était prête à partir. Je devais avoir 11-12 ans, pas plus. En ce temps là, on utilisait les chevaux. Deux chevaux de trait comtois. C'est eux qui faisaient tout le travail pour labourer, herser. Dans le Haut Jura, y'avait encore des bœufs mais plus chez nous.

MÉMOIRES DE JARDIN

Paulette C.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Paulette C., 87 ans

Bletterans, le 23 juin 2016

“

J'ai rencontré mon mari à Besançon. Il était niçois. On s'est mariés et nous avons vécu à Nice jusqu'à la retraite. A la retraite, c'est lui qui a décidé de revenir ici parce qu'il disait que dans le midi, y'avait plus de niçois... Nous nous sommes donc installés à Messia.

Je me souviens d'avant mais je ne me souviens plus d'hier... Nous habitions derrière Nice. Nous avions une maison où je faisais du jardin. C'était un lotissement avec des petites maisons avec un petit bout de jardin autour. J'avais là-bas une amie qui avait un très grand jardin mais qui ne savait pas du tout jardiner... Alors, elle passait. Elle me regardait faire et puis un jour elle me dit : « écoutez, si je vous prête une planche, vous y faites ce que vous voulez et moi je fais pareil sur une autre planche ». Je lui ai appris comme ça à jardiner.

Moi, c'est avec la famille que j'ai appris. Mes parents avaient un jardin. Je les regardais faire et puis j'ai aidé un petit peu quand j'étais enfant.

Les pommes de terre, ils les faisaient dans les champs et dans le jardin, c'était les haricots, les radis, l'oseille, et tout le reste. Tout ce qui est vraiment jardinage. C'était surtout ma maman qui s'occupait du jardin. Mais comme elle est décédée assez jeune, c'était avec le papa.

Dans notre jardin, à mon mari et à moi, c'était moi qui jardinais, lui, il avait d'autres passions. Regardez les tableaux... Lui, c'était la peinture, et moi le jardinage ! Dès qu'on a eu un petit bout de terrain, il fallait s'en occuper.

Mes parents, ils m'ont expliqué les gestes, les époques où il faut planter... Ma maman faisait avec la lune mais moi, je n'y croyais pas. En hiver le papa bêchait et au printemps, c'était la maman qui semait ses petits pois, ses carottes, ses haricots... C'est vieux tout ça, et puis j'en ai fait des kilomètres, depuis... A Nice, c'est sûr, c'était très différent. Les aubergines et les poivrons venaient bien. On mettait beaucoup de poivrons. On cuisinait tout à l'huile et non pas au beurre. Moi, j'ai fait comme tous les autres. Mes belles sœurs faisaient comme ça alors j'ai continué. Il est vrai que j'ai changé mes habitudes culinaires.

Je faisais de la ratatouille. Je mettais des poivrons, des aubergines, des tomates, des oignons, des ails, tout à l'huile. Je faisais quelques conserves. J'avais appris avec maman. Dans des bocaux que je faisais bouillir le temps qu'il fallait pour les stériliser. J'avais un genre de lessiveuse exprès. Chaque légume avait son temps de cuisson, de stérilisation. La façon de faire les conserves là bas, c'était pas la même chose.

J'ai quitté la maison assez tôt. Je ne me souviens pas si maman utilisait les plantes pour faire des tisanes. Moi, je ne l'ai pas fait. Je ne connaissais pas assez bien les plantes. Cependant, je me souviens avoir été à la cueillette des mûres. Dans le jardin de mes parents, on avait des groseilliers, des cassis, des fraisiers, beaucoup. Plus tard, j'ai fait pas mal de fraisiers, des cassis et des groseilles. J'en faisais de la confiture. Le cassis, ça faisait de la liqueur. J'avais des cahiers complets de recettes mais c'est tout resté dans les déménagements.

Ça a été très difficile après la mort de mon mari. Comme nous n'avions pas d'enfants, nous étions vraiment main dans la main tout le temps. Alors quand il est parti, la moitié de moi est partie avec...

Le jardin, c'était mon domaine. Lui, il n'y connaissait rien. Et puis il avait pas envie. Il était de la ville donc vous pensez, ses parents n'ont jamais eu de jardin. Et puis, à l'âge où il aurait pu apprendre, lui est son père ont été envoyés dans les Hautes Alpes. C'était à l'époque où on s'attendait à un débarquement sur la méditerranée. Il avait 15 ou 16 ans à cette époque. Il faisait le ravitaillement et la cuisine pour une soixantaine de personnes. Donc lui n'avait pas été initié au jardin.

Je ne sais pas si mes neveux s'occupent encore du jardin. Et je vais vous dire une chose, ça ne m'intéresse plus. Je crois qu'ils avaient mis la maison en vente. Donc s'ils mettent la maison en vente, c'est qu'ils vendent le jardin avec.

J'ai trois sœurs et deux frères. Tout le monde dans la famille jardine. Un de mes frères est décédé mais sa femme continue de faire le jardin. On est tous plus ou moins tombés dedans quand on était petits !

Au début, mes parents, mes grands parents étaient cultivateurs ; ils avaient leur jardin. C'était des fermes pas vraiment isolées, mais pas très loin les unes des autres et derrière, y'avait toujours un jardin.

Pendant la guerre, les gens de la ville venaient chercher le surplus. Je me souviens, j'avais 10 ans. Et la guerre s'est terminée en 1945, mais l'alimentation a manqué longtemps après, des années après...

Je me souviens avoir été opérée à Lons en 1947, eh bien, on avait encore les tickets de rationnement ! Mais mon père faisait son pain, alors il m'apportait du bon pain à l'hôpital. Parce qu'on a eu le pain gris très longtemps après la guerre. Le pain gris, y'avait le son avec, pis peut être autre chose, pour faire du volume. Pendant la guerre, les allemands réquisitionnaient les denrées.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Raymonde B.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Raymonde B., 91 ans

Bletterans, le 10 mars 2016

Je plantais des légumes de toutes sortes dans mon jardin. On faisait ça pour avoir des légumes sous la main. Je jardin faisait un triangle. Je retournais la terre avec une une pelle. On avait aussi des noyers, des pommiers, des cognassiers.

Je faisais des pommes de terre, de la salade, des épinards. J'avais du laurier, du thym, du persil, ça donne du goût ! J'avais des tomates ; j'achetais des petits pieds sur le marché. Des fois, on faisait des melons. On mettait une tuile en dessous pour garde la chaleur. Ça les faisait mûrir. On faisait aussi du chou-fleur mais c'était plus difficile. Fallait rabattre les feuilles pour qu'ils blanchissent. On le mangeait avec une viande en sauce.

Dans les haricots, y'avait les nains et les à rames. Y'en avait des petits blancs dont je ne me souviens pas le nom mais qui étaient très bons. Et ceux qui montaient, ils étaient plus gros.

Je faisais des fèves, aussi, qu'on mettait dans le bouillon de légumes. Et y'avait la salade pain de sucre, qu'on faisait cuire comme les épinards.

Y'en a quelques uns qui avaient des ruches. Pour avoir des ruches, fallait avoir des fleurs mais les abeilles, elles vont pas sur toutes les fleurs. Nous, on n'avait pas de ruches. On trouvait le miel dans les épiceries.

Je faisais des conserves avec un genre d'appareil, comme une lessiveuse. On mettait l'eau par-dessus et on faisait du feu en dessous. Ça cuisait plus ou moins longtemps, ça dépendait des légumes. Y'en a pour qui c'était plus long, comme les petits pois. Les petits pois, je les plantais au printemps, en début de saison. Faut faire attention à la lune, parce qu'une année, on n'avait pas fait attention, ils ont fleuri mais on n'a pas récolté un pois ! Y'a un livre qui renseigne sur tout ça, qu'on trouve dans les librairies.

A la ferme, on avait cinq vaches et un cheval pour les travaux des champs. On y attelait une charrette pour les grands parents, quand on sortait. Il était docile ! Comme engrais, je mettais le fumier de mes bêtes.

On mettait pas d'engrais chimique. Moi, les engrais chimiques, je ne suis pas pour parce que c'est pas bien bon pour la santé. Le fumier, c'est naturel. Le bio, ma foi, soi-disant que c'est bon pour la santé. On peut dire que nous, on avait un jardin naturel.

Si on voulait faire des tisanes, on en achetait en pharmacie. Le tilleul, c'est des amis qui nous en donnaient. J'avais quelques framboises et les mures, il y en avait dans le champ. Je faisais de la confiture avec. J'en vendais point, c'était pour notre usage et j'en donnais à des personnes.

Il parait que faire du jardin, ça fait du bien à la santé. Moi, j'aimais ça, voir pousser les légumes dans mon jardin... Dans un jardin, on y prend tous les jours mais il faut y être aussi tous les jours ! Y'a toujours à désherber.

Mon papa était meunier. Il avait beaucoup de travail alors c'était maman qui s'occupait du jardin. C'est elle qui m'a appris à jardiner. Ça se transmettait d'une génération à l'autre. Quand mon père est mort, j'ai habité avec ma mère, ma grand-mère et ma tante. Il y avait trois générations sous le même toit. On était bien occupés...

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Renée G.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Renée G., 94 ans

Bletterans, le 16 mars 2016

J'habitais Vatagna entre Perrigny et Conliège, à partir de 1957. Mes parents, ils avaient une ferme à Chapelle-Voland. Mon papa est mort quand j'avais 6 mois, mais maman s'était remariée. Et je suis restée à la ferme jusqu'à mes 18 ans. Mon mari était fromager alors on est allé à Rye pour débuter et puis à Mouthier, puis à Barésia. Mon mari travaillais chez Grosjean et moi, je tenais le bureau de tabac de Conliège. A cette époque, c'était mon mari qui s'occupait du jardin. On avait 22 ares et puis après, on en a racheté encore 12 ares. Y'avait un grand jardin, du pré et puis un coin pour la basse-cour (poulets, lapins, canards).

Dans le jardin, on mettait des ails au mois de février, des échalotes et puis des petits pois pour en avoir de bonne heure. Aussi des poireaux, des côtes de bettes, des betteraves. Les salades, c'était beaucoup des batavias et à l'automne, de la frisée et puis de la scarole.

J'aimais pas bien celle qu'on avait tout au printemps, la laitue. On en faisait pas beaucoup mais on mettait de la laitue « passe hiver » et de la mâche.
J'y allais de temps en temps. Mon mari avait pris la relève, parce que moi, j'avais mal à une jambe. On me l'a coupé en 1981. Il avait un motoculteur.

Mes parents, eux, ils faisaient à la bêche... Je me souviens de leur jardin. Ça dépend de la terre, mais à Chapelle-Voland, c'était une terre qui allait bien mais à Vatagna, c'était une terre de vigne. C'était dur à travailler. Il fallait la prendre quand il fallait ! Mes parents avaient des arbres fruitiers. On mangeait les fruits. Maman faisait des confitures. Elle faisait beaucoup de conserves ; moi aussi. Des cerises. Ma maman cultivait des choux, des pommes de terre, au champ et au jardin. L'Early avait une chair blanche. On en voit plus maintenant. Il y en avait une autre qui était difficile à éplucher (parce qu'elle avait beaucoup d'yeux) mais elle était bonne pour faire la purée. J'ai connu les topinambours. On en avait dans notre jardin à Mouthier mais je n'en ai jamais mangé.

Moi, j'aimais les pommes de terre et les carottes, pis les choux fleurs. J'avais de beaux choux-fleurs mais il fallait rabattre les feuilles à temps pour les garder bien blancs. Y'avait des chenilles dans les choux. On ne mettait pas de produits. C'était pas comme maintenant. On se contentait de les effeuiller et de les laver. Y'avait peut être des produits mais mes parents n'en mettaient pas et nous non plus. Les produits chimiques, c'est tout de la saleté. Et les légumes et les fruits qu'on achète n'ont plus le même goût qu'autrefois. Les pommes, par exemple, je ne mange que celle que mon fils me donne. La première fois que j'ai acheté des poireaux, ma soupe n'avait pas le goût de poireau. C'était pas pareil.

On faisait des épinards, de l'oseille. Ça, y'avait pas besoin de la cultiver. Ça poussait tout seul ! Mais il y avait différentes sortes d'oseilles. Les épinards, on en faisait des nains et puis des qui montaient. J'en ai fait des récoltes. C'était avantageux.

Mon mari achetait ses graines dans le commerce. Il y avait aussi des graines qu'on gardait d'une année sur l'autre. Les tomates, on achetait les pieds. Il y avait plusieurs variétés, toutes rouges. Maintenant, on en trouve de toutes les couleurs.

Et comme engrais, on mettait le fumier de nos poules, de nos lapins. Autrefois, on mettait les matières des toilettes sur le fumier et tout ça se retrouvait dans le jardin.

Avant, on mangeait sur nous. Maintenant, ce sont mes enfants qui m'apportent des légumes. Je n'en achète jamais. Ils font tous du jardin. Mes petits enfants aussi. Ils mettent un peu de tout. Ils aiment bien. Mon fils fait un peu de jardin à Chapelle-Voland. Il s'occupe. Les jeunes, y'en a qui se remettent à faire, je trouve que c'est bien. Ils mangent quand même meilleur. Ils font comme nous. Ils ont pris modèle sur les vieux.

Aujourd'hui, les agriculteurs voient trop grand et ils on du mal à céder du terrain aux jeunes qui veulent s'installer. Les gens veulent trop de choses. Ils sont tous dans les dettes. Ça ne me convient pas.

Les jonquilles au mois de décembre ... Y'a plus de saisons. Moi je sais pas, ils disent que c'est le réchauffement... Mais enfin, c'est sur que ça a changé... Mon fils me disait qu'hier il a acheté des plants de pommes de terre mais qu'il ne sait pas quand il pourra les planter.

Cet hiver, il a eu beaucoup de mâche. Mais en ce moment, même pour travailler la terre, c'est trop mou. Nous, on n'avait pas de serre. On mettait tout en pleine terre. Je me souviens qu'à Vatagna, on plantait des salsifis mais la terre était tellement dure qu'ils étaient tous fourchus ! On avait fait des asperges aussi, mais la terre était trop dure alors ça ne convenait pas. Il en avait fait un sillon pour essayer ... J'en mettais en conserve. J'avais acheté des grands bocaux de deux litres.

De toutes les manières, je n'achète ni fruits ni légumes, encore moins quand ce n'est pas la saison. En plus, les légumes qui viennent d'on ne sait où, qui sont traités on ne sait comment, moi ça ne me donne pas envie.

Moi, je n'aurais pas vécu en ville ; ça va bien quand on est jeune ! Maintenant, je suis bien dans mon logement, même si c'est quand même un peu en HLM. J'ai vue sur le jardin. Je préfère. Quand il fait beau, malgré ma jambe, je descends et je m'installe sur le banc. C'est mon plus grand trajet !

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Renée N.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Renée N., 99 ans

Bletterans, le 9 mars 2016

“

J'ai été cultivatrice toute ma vie, et du jardin, j'en ai toujours fait, depuis toute jeune ! On a toujours fait ça... J'en ai fait des voitures de foin ! Dans les champs, on faisait de tout. On sarclait tout à la main.
J'ai perdu ma mère, j'avais 16 mois. C'était pendant la guerre. Ma grand-mère faisait le jardin. Elle mettait des poireaux, des carottes, des patates (bintje et Arly rose). On faisait beaucoup de patates aussi pour les cochons. Ma grand-mère utilisait des feuilles d'oranger pour la gorge. On allait cueillir du tilleul pour les tisanes... Des mûres, aussi. En patois, on disait les « mourons » ou les « mourons noirs ».

J'aimais bien jardiner, voir les légumes pousser. On savait que c'était nous qui les avions fait. Les jeunes font plus de jardin mais nous, on faisait tout. On récoltait ce qu'on mangeait, nous. Du laurier, du thym... (on en mettait encore bien dans les sauces). Je ne faisait pas de conserves à part pour les prunes.

Moi, j'en ai fait des voitures de foin... Ça rigolait pendant les foins et puis le battage, c'était un jour de fête. On faisait venir une machine. On rentrait les gerbes. La paille sortait d'un coté, le grain de l'autre on le mettait en sacs. Les veillées étaient bien rigolotes. Je me souviens, j'avais 15 ans... On dépouillait le maïs dans la grange. C'était gai. Les jeunes s'enduisaient de noir avec les panouilles les plus abîmées. Après, on allait faire une collation, comme on dit, boire le café.

On avait de la place pour les animaux. Les chevaux, c'était notre outil de travail alors on en prenait soin. On allait chercher l'eau au puits. L'eau du puits servait pour tout.

Je me suis mariée une première fois, à 20 ans, et après tout ça c'était fini. C'est les machines qui ont pris le relais. Avant, on mettait du fumier et après, j'ai vu mettre des scories. C'était une poudre grise. Je ne sais pas bien à quoi ça servait. Y'avait un produit aussi pour faire partir les doryphores.

J'ai fait du jardin jusqu'au jour ou je n'ai plus pu. C'était un passe-temps.

Avec mon mari, on était installés au « paternat », à Bletterans. On avait un petit jardin tout autour de la maison avec un cerisier et un prunier. Il y avait des oiseaux, des moineaux, des pinsons, des mésanges.

C'était pas la même vie que maintenant... Aujourd'hui, c'est les machines. Les jeunes, ils ne savent pas sarcler, biner, faner... ça , il faut l'apprendre tout jeune ! L'écologie, on ne savait pas ce que c'était. Maintenant, les jeunes, ils s'en occupent bien aussi de la nature. Aujourd'hui, ils ont tout ce qu'il faut, bien plus que ce qu'on avait à l'époque...

[Question de l'interlocutrice : Et pensez-vous qu'ils sont plus heureux ?]

Ma foi... j'en sais rien. Toujours est-il qu'y a eu beaucoup de changement dans toute chose.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Rolande O.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Rolande O., 93 ans

Bletterans, le 17 mars 2016

Je suis née en Algérie. J'étais pauvre et j'ai beaucoup travaillé. Je suis rentrée en France à 36 ans. On nous a renvoyé. Nous n'avions plus notre place... Mes parents sont morts et mon premier mari aussi. Ils sont tous enterrés là bas, en Algérie. C'est difficile de les savoir là bas...

Mes parents avaient un commerce. A 14 ans, j'ai commencé à travailler comme employée de maison chez les colons. On était pauvre mais on était heureux. C'était chez nous. Jusqu'à ce que De Gaulle nous fasse rapatrier. Il fallait partir. Nous n'avons pas eu le choix. J'y suis retourné une fois, en voyage, pour donner une pensée aux morts.

Dans notre village, les colons n'avaient pas de jardin. C'était la vigne. Et le blé, beaucoup de blé. Quand j'étais à l'école, je ne savais pas ce que c'était la France. Mes grands-parents des deux cotés (mon père et ma mère) étaient nés en France mais avaient des origines espagnoles.

Il faisait très chaud là bas. Ma mère avait un petit jardin. Mon père, lui, mettait des pommes de terre. Je me souviens qu'il y avait beaucoup de plantes en pot. Il y avait des tomates, des poireaux. Nous habitions une ferme d'un hectare. Il y avait des figuiers. Mon père les faisait tailler par les arabes. Nous étions tellement bien ! Nous allions jusqu'au douar. Nous y étions bien accueillis.

Ma mère travaillait à l'épicerie. Elle y recevait des clients venus d'Oran. Hammam Bou Hadjar, c'était un petit village. C'était chez nous. J'allais travailler jusqu'à Alger pour gagner un peu plus d'argent. Là bas, je faisais le marché, je lavais, je repassais. J'habitais chez une vieille femme. Sur les marchés, on trouvait de tout, des asperges. C'était cultivé là bas. Il y avait des jardiniers. Ceux qui avaient de l'argent mangeaient bien. Il y avait les figues. J'en faisais de la confiture. Il y avait aussi des mandarines qui étaient cultivées par un colon, à Misserghin. Nous allions en train à Oran. Le train, on disait le bou you you*.

*Entre 1902 et 1949 a circulé entre Oran et Hammam Bou Hadjar un train à vapeur à voie étroite, dit le « Bou you you », car les femmes algériennes poussaient le « youyou » pour arrêter la machine et monter dans les wagons.

Ma mère travaillait à l'épicerie. Elle y recevait des clients venus d'Oran. Hammam Bou Hadjar, c'était un petit village. C'était chez nous. J'allais travailler jusqu'à Alger pour gagner un peu plus d'argent. Là bas, je faisais le marché, je lavais, je repassais. J'habitais chez une vieille femme. Sur les marchés, on trouvait de tout, des asperges. C'était cultivé là bas. Il y avait des jardiniers. Ceux qui avaient de l'argent mangeaient bien. Il y avait les figues. J'en faisais de la confiture. Il y avait aussi des mandarines qui étaient cultivées par un colon, à Misserghin.

L'intervention du maraîcher samedi m'a plu. C'était beau. C'était vrai.

Les colons cultivaient du blé, des lentilles. Il y avait le blé dur et le blé tendre. C'était beau. C'était à nous. Mon père était commis, il commandait les ouvriers dans les champs pour les colons. Moi, je soignais les arabes quand ils étaient fatigués ou malades. Je faisais ce que je pouvais. Parce que je sentais que c'était des êtres humains.

Je me souviens que les mauresques ne savaient pas ce que c'était qu'une sage femme. Elles accouchaient entre femmes. Ma mère leur donnait des linges. Je sais parler l'arabe et l'espagnol. Je n'ai parlé le français que quand je suis rentrée en France.

Mon nom de jeune fille, c'est Esparza. Et ma mère s'appelait Revolio. Je me souviens, étant petite, le matin, mon grand père me prenait dans ses bras et m'emmenait voir les vaches. A la ferme, il y avait aussi une mauresque qui lavait pour avoir quatre sous. Il y avait des choux, des artichauts (beaucoup).

A mon retour en France, j'ai vécu à Lyon. Je suis venue ici pour être plus proche de mes enfants.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Simone B.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Simone B., 88 ans

Bletterans, le 6 avril 2016

“

J'ai toujours vécu à Bletterans où j'étais commerçante. Le jardinier, c'était mon mari. Moi, je ne faisais que les récoltes. Au jardin, j'y allais le soir ou le matin de bonne heure. Le jardin était derrière la maison qu'on a construit en 1967. On avait clôturé un coin pour mettre des poules. Il y avait deux grandes lignes. On y cultivait des pommes de terre, des poireaux, des carottes...

Enfin, moi, je n'ai pas tellement été au jardin. Si bien sûr, c'est moi qui faisais les conserves. C'était du travail. Je me demande souvent comment j'ai fait... De la confiture, j'en ai fait jusqu'à 160 pots ! On avait quatre ou cinq arbres fruitiers, des prunes, des pêches, des pommes... bon ben ma foi on s'en servait. Les pommes, c'était des golden mais elles venaient pas tellement bien. Et puis, il y avait des rouges qui étaient bonnes mais je ne me souviens pas du nom. On en avait aussi des petites brunes, qui avaient un goût de banane. J'en faisais de la compote et puis on en mangeait comme ça.

Mais maintenant, je n'ai plus envie d'en acheter. Parce qu'un jour, à la télé, ils ont dis que c'était le fruit le plus traité. On en trouve plus, des bonnes pommes... En tout cas, moi, j'en ai pas envie. J'en ai mis, en bocaux, de la compote ! De toute façon, on n'avait pas de congel, au début.

Ha les bocaux, j'en ai assez fait... A la fin, j'en avais bien 300. Aujourd'hui, j'en ai bien de trop. Faudrait que je les trie ! Mais je n'ose pas retourner chez moi. Ça me fout le bourdon. J'en pleurerais. Le jardin, c'est pas beau.
Mon petit fils fait un peu de jardin mais il voudrait que ça soit poussé avant d'y mettre ! Il a pas la patience d'attendre. Il va bien planter des oignons, des pommes de terre, mais il faudrait que ça soit prêt tout de suite. Il y a une haie d'arbustes devant la maison qu'il faudrait tailler, aussi. Mon petit fils n'aime pas l'école. Il est à l'école à Salins. Il voudrait faire maraîcher.

Monsieur Murtin à Larnaud, il cultive des courges, des coloquintes et puis il a des belles fleurs. On y va une fois par an avec le foyer au moment des coloquintes. J'aime bien les fleurs mais j'en mettais pas tellement. On avait bien quelques rosiers devant la maison mais c'est tout.

Ici, je nourris les chats et les canards. Ça m'occupe et puis ça me donne l'occasion d'aller faire un tour... Autrefois, j'avais des poules. Je donnais de la graine aux mésanges. Il faut dire que j'ai toujours eu des oiseaux. A l'époque où je tenais le magasin, j'ai eu jusqu'à douze canaris. Mon mari ne supportait pas qu'ils chantent alors un jour il m'a dit : « c'est moi ou les oiseaux ! ». Finalement, j'ai quand même gardé les deux (sourire). Après, quand on a été en retraite, j'ai eu des perruches. Maintenant, c'est trop d'entretien.

Comme conserves, je faisais des côtes de bettes, des haricots verts. Des petits pois, non. J'en ai fait une fois, dans des bouteilles (parce qu'à l'époque je n'avais pas de bocaux), alors on s'amusait déjà bien, voyez, fallait bien boucher les bouteilles et puis mettre des fers. Mais ça n'a pas réussi. Il n'y a bien qu'une seule bouteille sur 17 qui a été bonne parce qu'on l'avait ouverte tout de suite.

Les tomates, j'en faisais plutôt de la sauce. Je ne les faisais pas bouillir, je les mettais à l'acide salicylique. Il n'en fallait pas beaucoup. Un gramme par litre. Je le trouvais en pharmacie. Je mettais la sauce dans des pots de confiture ou dans des bouteilles de jus de fruit.

J'ai fait les voitures de foin. A l'époque, c'était pas à la machine. Je râtelais derrière. On peut dire que les journées n'étaient pas assez longues !

Mon mari retournait la terre au motoculteur, tandis que du temps de mes parents, c'était tout à la main. Mon père aimait faire son jardin. On mettait du fumier. On ne connaissait pas les engrais chimique. Il traitait les tomates à la bouillie bordelaise et puis les pommes de terre contre les doryphores. Les produits chimiques, on sait bien que c'est pas bon. Mais s'ils mettent rien, vous croyez que ça pousse... ? Le bio, on en parle bien mais ma foi... s'ils s'en sortent, c'est bien.

[A propos de l'espérance de vie qui diminue ...]

Maintenant, quand on regarde dans le journal, y'a encore bien des personnes qui viennent à 90 ans mais il y a aussi des jeunes. Je ne crois pas que mes enfants s'inquiètent de ces choses là. Et mes petits enfants, je ne les vois pas souvent. Je crois que les générations actuelles, malgré qu'ils ont tout ou presque, je ne crois pas qu'ils soient plus heureux... parce que plus ils en font, et plus il faut en faire. Ils accumulent mais ils ne vivent pas.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Simone B.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Simone B., 89 ans

Bletterans, le 18 avril 2016

Mes parents étaient cultivateurs. j'ai vécu avec eux à Froideville jusqu'à mon mariage. On s'est installé ensuite à Commenailles. Mon mari était cultivateur au début, mais ça n'a pas été comme on voulait. Après, il est devenu ouvrier à la tuilerie de Commenailles. Moi, ben je faisais l'élevage de lapins, de volailles et on faisait beaucoup de jardin. On faisait beaucoup de légumes pour faire les conserves l'hiver. Et j'aimais bien les fleurs.

Mon fils travaillait comme cheminot à Dijon alors il nous fournissait beaucoup de graines, de plants et tout ça, c'était bien moins cher aux jardins des cheminots. Depuis qu'il est en retraite, il fait partie du jardin du cheminot. Il reçoit les commandes, les livraisons. Ça l'occupe. Il a un très grand jardin. Il a toujours aimé ça. C'est lui qui passait le motoculteur à la maison. Avant d'avoir le motoculteur, on faisait tout à la main. On faisait un compost avec les fientes des volailles et puis les déchets de cuisine. On y mettait tout. Des feuilles. On brassait.

Les fruits, c'était pas bien merveilleux. Le terrain convenait pas tellement. Enfin, on avait quelques pommes, des pêchers, tout ça, des pruniers. Au verger, c'était de la terre argileuse. Mais dans le jardin, la terre était quand même noire. C'est bizarre.

On avait trois sillons d'haricots verts. On en faisait des conserves, et puis j'en donnais. On faisait des choux-raves, pour nous mais aussi pour les animaux. Les betteraves, c'était bien pour les lapins, les choux fourragers aussi. Je leur cueillais des feuilles vertes que je leur donnais avec le foin, ils étaient contents. Au bout du jardin, on mettait un peu de trèfle aussi. Mon mari fauchait tout ça à la main. On le rentrait à la brouette. On n'en faisait pas des hectares. On louait du terrain pour avoir un peu d'avoine parce que le fourrage ne suffisait pas. En outils, on avait la bêche, le bigot (rires) pour sarcler, la pioche.

J'étais tout le temps dans le jardin, moi, du matin au soir. C'était vraiment un plaisir. J'aurais aimé en faire mon métier. Tout me plaisait. Être dehors. Tout.

J'ai eu deux enfants, mais ma fille est morte à 18 mois d'une méningite foudroyante. Mon fils sait tout faire. Il a toujours fait les vendanges (à Gevrey-chambertin), en plus de faire son jardin. Il fait tout de ses mains. Il s'occupe beaucoup de ruches avec le jardin du cheminot. Il a construit deux serres pour préparer ses plants. C'est tout prêt à planter quand arrive le printemps. Ses serres sont chauffées. Je ne sais pas si c'est avec le fumier ou autrement.

Moi, j'utilisais le fumier des poules mélangé avec celui des lapins. On dit bien que ça fait pousser de l'herbe mais ça fait pas plus pousser l'herbe qu'autre chose. Et puis ma foi, l'herbe on la sarcle après tout. Ça contient beaucoup d'azote.

J'avais aussi des pieds de cassis. J'aimais bien faire du vin de cassis. J'en distribuais. C'est-à-dire que quand on en a de trop, faut bien en faire profiter. C'est pas tous les ans. Je faisais aussi du vin de pêche. Des groseilles, des framboises, des fraises...de l'oseille. Les variétés, on n'y faisait pas attention. On cultivait ça de mère en fille. J'ai bien su les noms mais je me souviens plus bien des variétés, enfin, ça n'a pas d'importance, du moment qu'on récoltait et que c'était bon. Mon fils lui, il connaît toutes les variétés qu'il plante !

Moi, soit on me donnait des plants, ou je laissais des plantes monter à graines. Ça se ressemait tout seul. Une fois, une dame m'a donné de la graine de salade et pis, je lui ai demandé comment ça s'appelait... c'était du nom de celle qui le lui avait donné. Du coup, je l'ai appelé la graine « Berthe », de son nom à elle (rires). C'était de la grosse salade qui repoussait chaque fois qu'on la coupait. J'en avais tout l'hiver. J'en avais tout le temps. Et elle se ressemait toute seule. Je n'achetais pas beaucoup de graines et le peu que j'achetais, c'était au jardin du cheminot. Des plants, surtout.

Des choux, des choux de Bruxelles. J'ai toujours aimé ça les choux. Il y en a qui sont meilleurs pour la soupe, d'autres « en fricot », comme on dit. Le chou fourrager venait haut avec des grandes feuilles. J'aimais bien les « cœur de bœuf » aussi et les gros choux ronds. Les petits pois, les haricots à rames, qui montaient jusque je ne sais pas où.

Et puis j'avais toutes sortes de fleurs ! Des iris de toutes les couleurs, des marguerites, des pensées, des roses de noël, des rosiers, aussi, bien sûr. J'aime bien descendre dans le parc aux beaux jours. Je trouve que c'est bien fleuri. Les fleurs, l'an dernier, y'en avait de toutes les couleurs.

Dans les tomates, y'avait la marmande. Je sais plus, c'est que ça fait longtemps que j'en ai point fait. Je faisais des conserves de sauce tomates. On laissait mûrir les dernières tomates (vertes) dans du journal. Mon fils m'en a apporté une fois, y'en avait des vertes, des rouges, des brunes... de toutes les couleurs et elles étaient vraiment bonnes. Elles avaient chacune leur saveur. Les patates, il en a je ne sais pas combien de variétés ! Nous on aimait bien les petites rattes, mais les autres se conservaient bien aussi, les bintje.

Les carottes, on les mettait dans le sable l'hiver. On avait une grande caisse remplie de sable, enfin, une couche de sable, une couche de carottes. Y'en pourrissait pas beaucoup. Ce que j'aurais bien aimé réussir, c'était les endives. Les chicons, comme on dit. J'avais essayé mais ça n'avait pas bien réussi. C'était bon, j'aimais bien. Les patates, les carottes, les oignons et les échalotes se conservaient bien à la cave.

J'aimais beaucoup l'assaisonnement, j'avais beaucoup de plantes aromatiques. Du thym, de la menthe, du laurier, de la sarriette, du céleri, du persil, de la ciboulette, de l'estragon (j'aimais beaucoup). Il y en a un pied vers la passerelle. Ça sent bon.

On faisait de la chartreuse à l'eau de vie. C'est une plante verte, c'est joli comme tout au jardin. J'en faisais de l'eau de vie pour digérer. C'était tout marqué sur des carnets. Faudrait que je les retrouve... Il y avait des livres aussi. On se transmettait les recettes de mère en fille et aussi entre copines. Une dame m'avait offert de la liqueur de cassis. Elle m'avait recopié la recette. Et après, j'en faisais tous les ans. Je me souviens, c'était avec du vin. Fallait mettre tremper plusieurs jours et filtrer.

Ah, on apprend toujours... !
J'ai une petite fille qui est professeur et un petit fils qui est ingénieur dans les télécommunications. C'est dur... Ils sont pas heureux, les jeunes.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Simone H.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Simone H., 85 ans

Bletterans, le 30 juin 2016

Je suis née à Lyon mais je n'y ai pas grandi. Mes parents habitaient face au clocher de Feyzin, à environ 10 kilomètres de Lyon. Mon père était ajusteur. Il travaillait aux usines Lumière. Ma maman avait travaillé dans les tissages dans sa jeunesse. Et moi, j'étais couturière. J'ai connu mon grand père maternel mais je ne suis jamais allé dans son jardin. Ma grand-mère maternelle est morte très jeune de la tuberculose. Mon père avait 2 ans. Et mon autre grand-mère, je me rappelle d'elle puisque qu'on ne voulait pas que je rentre dans sa chambre. Je me rappelle de ça. J'avais trois ans et elle aussi avait la tuberculose. J'ai un souvenir très vague...

Dans le temps, les agriculteurs n'avaient peut être pas besoin de tous ces produits qui existent aujourd'hui. Les insectes se régulaient tous seuls. Ou plutôt les prédateurs mangeaient les insectes qui n'allaient pas sur les plantes après. Y'avait le doryphore et dans certains terrains, la courtilière... je me souviens qu'il y en avait dans le jardin de mes parents.

Mes parents avaient un grand jardin à Irigny. Je l'ai dans les yeux. Il était tout en longueur. Pour y aller, il nous fallait traverser la voie ferrée. Il y avait un chemin vicinal, le jardin puis un pré et le Rhône...

Mon père cultivait beaucoup de choses, des salades, des radis, des carottes, des pommes de terre, des céleris, des cardons, des salsifis. Le cardon, c'était une spécialité locale. On mettait beaucoup de fumier aux pieds des cardons. Ils poussaient durant l'été. Mon père faisait blanchir sur le terrain avec du papier, des toiles... est ce qu'il mettait un peu de paille ? je ne m'en rappelle pas.

Quand j'étais enfant, j'y allais souvent, bien sûr. Y'avait une allée, de chaque coté, y'avait des fraisiers, des cassis aussi, des cassis blancs aussi qu'on appelait des « ballons »... y'avait des fleurs aussi, des œillets de poète, des glaïeuls. Je me souviens, je devais avoir 8 ans... J'avais un petit bout de jardin. Je faisais comme mon père, je le bêchais. C'était un jardin de poupée pour ainsi dire. Je cultivais des pommes de terre, des petits pois. C'est comme ça que j'ai appris. On observait à cette époque.

C'était surtout mon père qui s'occupait du jardin. Ma mère, elle allait plutôt ramasser. Mais elle ne faisait pas de bocaux. Par contre, je me rappelle avoir enfilé des haricots sur des fils pour les faire sécher ! Et ce fameux pied d'herbe de la rue. Il la cultivait pour le sang. Mon grand-père hachait des feuilles puis il faisait un cataplasme pour mettre sur les bleus, sur les contusions. Je crois bien qu'y en a qui s'en servaient pour avorter.

Et puis y'avait une petite boutasse, c'est-à-dire une petite source, au fond du jardin, qui était souvent tarie. Alors on allait chercher l'eau dans un petit ruisseau au bout du jardin. Le Rhône était trop loin. Dans ce ruisseau, y'avait un creux où les femmes venaient rincer le linge. Et moi, j'allais puiser de l'eau avec un petit seau. Souvent, ce jardin était inondé par le le Rhône ; y'avait des grandes crues. En 44 par exemple, avant la construction du barrage de Vénissieux... Du coup, c'était de la bonne terre, plutôt sablonneuse (des alluvions comme on dit), pas comme ici.

Mes arrières grands-parents étaient de Champagnole. Quand j'ai quitté la maison de mes parents, j'ai vécu 10 ans sur Lyon puis dans la banlieue lyonnaise.

A une époque, une dame qui avait un grand terrain nous en laissait un bout pour jardiner. Dès qu'on a eu un morceau de terrain, on s'est remis à jardiner. Pour être à l'air. Cultiver nos propres légumes, pour le plaisir plus que par nécessité.

Du temps de mes parents, on avait beaucoup de fruits (chez les producteurs des monts du lyonnais) alors on faisait des confitures. A Irigny, y'avait beaucoup de vergers. On allait chez les paysans, qui nous vendaient pas cher les fruits trop mûrs, ceux qu'ils ne pouvaient pas vendre au marché gare de Lyon. Ma mère ne faisait pas de conserves. On mangeait les légumes frais. Dans les variétés locales, y'avait la batavia de Pierre-Bénite. La cerise Burlat vient aussi de là-bas. En ce temps là, y'avait énormément de cultures sur Lyon, la Mulatière, Oullins et Pierre Bénite.

Plus tard, mon mari et moi avons acheté une petite maison à la campagne. Dans ce qu'on appelle les monts du « Beaujolais Sapin ». C'était lui qui bêchait. Il le faisait complètement bio avec du fumier de bovins qu'on avait chez les paysans. Nous en avons fait beaucoup une fois en retraite. Et là, je faisais mes conserves. J'avais mes bocaux et une lessiveuse, c'était pas compliqué. J'ai appris dans les livres et en discutant avec des voisines.

Là bas, j'allais aux champignons et j'en faisais des conserves. Je ramassais des bolets, des cèpes, des chanterelles grises, quelques pieds de moutons, des chanterelles, la girolle, quoi. Et puis dans les prés, y'avait des rosés des prés, des mousserons. Y'avait un autre champignon, qu'on appelait la grisette et qui poussait à l'automne. Celui là était très bon. A l'intérieur, c'était creux et jaune. C'est comme ça qu'on le reconnaissait et puis il avait une odeur spéciale. Y'avait un nom scientifique dont je ne me souviens plus. J'avais un livre et puis une dame du hameau m'avait initiée parce que c'est bien beau les livres mais... C'est comme ça que j'ai connu la grisette. Le cèpe, on le trouvait bien sous les sapins, là où il y avait des tas de branches. Fallait bien regarder parce qu'ils étaient souvent sous les feuilles et on les voyait bien en montant.

On partait toute la journée avec mon mari, au dessus de Vaugneray, et on allait cueillir les mûres. J'en faisais des dix kilos. On avait trouvé un champ avec des grosses mûres alors ça allait vite. On partait du matin, on emportait notre repas et on allait marcher, quand y'avait pas les mûres... Toute ma vie, j'ai ramassé des pissenlits pour la salade et pour la soupe...J'ai fait une fois une liqueur. Et mon père, il faisait le vin de noix.

J'ai un cahier de recettes, commencé en 1948... : choucroute, chou braisé, céleri rémoulade, cardon en gratin, au jus, navets glacés, carottes nouvelles... Quand j'étais jeune, j'apprenais à cuisiner et à coudre aux petites filles. Je faisais toute ma cuisine. J'ai jamais acheté de plats préparés.

Ma mère venait en Bresse (à Louhans) chercher des œufs qu'elle mettait en conserve. Elle les mettait dans un grand pot en grès avec du silicate de chaux. J'allais aux escargots aussi. Je ne ramassais que les Bourgogne. Mon père allait à la pêche, il partait à pieds. Parfois il allait loin et il revenait avec des asperges sauvages. Mes parents cultivaient du thym, de la ciboulette et puis de l'oseille pour faire l'omelette à l'oseille. Mes parents n'utilisaient pas le thym pour les tisanes, mais le sureau et le tilleul, oui. On ramassait tout ça. Moi, je l'ai fait. Je ramassais du thym (qui poussait dans mon jardin) et des feuilles de ronce.

Et puis y'avait des tomates aussi, mon père faisait des tomates jaunes. Y'avait la cœur de bœuf, et la jaune, elle ressemblait un peu, elle était bien charnue. Mais ce que je lui reprochais, c'est qu'il les ramassait trop mûres ! Y'avait aussi la ronde, la Marmande.

Mon père faisait des haricots violets. A rames. Maintenant, les gens en cultivent mais ce sont des nains. Par contre, ils perdent leur couleur à la cuisson. Mon père, pour fertiliser le jardin mettait de la corne, des paillettes de corne et je me demande s'il mettait pas du sang séché...
Maintenant, ils en vendent en jardinerie mais c'est très cher. Il pêchait avec du sang caillé, une certaine catégorie de poisson... Le chavasson, la perche... Oh, j'en ai nettoyé des poissons ! Il prenait des grenouilles, des anguilles et quelques écrevisses.

Je n'ai jamais retrouvé le goût du rôti de veau que faisait ma mère... Ah ça, le goût, on le perd pas !

Ma petite fille qui a 28 ans est ingénieur agronome. En ce moment, elle fait des stages pour apprendre à faire le fromage. Elle est allée en Auvergne et puis en ce moment, elle a été embauché en Suisse... elle est dans les alpages.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Simone M.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Simone M., 91 ans

Bletterans, le 2 avril 2016

Mon père était charpentier et maman, elle avait bien assez à faire avec 8 enfants. Ensuite, j'ai été femme de chambre au château de Baudin et puis j'ai trouvé le moyen de me marier avec un cultivateur, alors que j'avais jamais vu une vache... !

On vivait à Chapelle-Voland. C'est là que j'ai commencé à faire du jardin. Je faisais des radis, des haricots verts, des flageolets, des pommes de terre évidemment, des tomates, des carottes, des choux, des côtes de bettes. J'avais des framboisiers, j'aimais ça. C'était moi qui m'occupais du jardin. A cette époque là, c'était les femmes qui faisaient le jardin, encore que... ma mère, je ne l'ai jamais vue au jardin. C'était mon père qui jardinait. Ma mère ramassait quelques fraises et cueillait une salade de temps en temps.

Je me souviens qu'on avait un beau jardin. Mon père cultivait des artichauts. C'était rare ici, à l'époque. A Chapelle-Voland, j'ai une oseille formidable. Au début, on préparait la terre à la main mais après on a eu un motoculteur. Mon père travaillait toute la semaine et le dimanche, il faisait le jardin.

J'ai perdu un petit fils. Il faisait du maraîchage bio en Ariège. Il a reçu la porte de serre sur le dos. Il a laissé quatre enfants en bas âge. Il m'envoyait des légumes quand j'ai plus pu faire de jardin. C'est moche, la vie. J'en ai perdu un autre qui s'est suicidé. On l'avait quasiment élevé. Son grand père en est mort de chagrin six mois après...

Je faisais du purin d'ortie que je versais dans les trous de plantations, et je repiquais mes tomates. Je les taillais à ma façon. Je me rappelle plus bien. Je taillais les gourmands. Je ne les traitais pas tellement. Un peu de bouillie bordelaise. Sinon, dans le jardin, j'utilisais du fumier. Je n'avais pas de couches. J'ai appris sur le tas. Mais enfin, j'aimais faire mon jardin. L'été, je me levais de bonne heure pour éviter les grosses chaleurs. J'avais des framboises, des cassis, des groseilles. J'aimais être dehors.

Je suis allée à Paris pendant la guerre. J'étais mieux dehors que dans les rues de Paris. Et puis, j'aimais mieux ça que de faire le ménage. Je ne faisais pas attention à la lune. Mon père y faisait attention. Il achetait un calendrier. Je me levais très tôt. Et puis je restais le soir jusqu'à neuf heures. Je repiquais de la salade. J'avais des belles salades !

Maintenant, c'est mon fils qui le fait. Il a repris la maison à Chapelle-Voland. Alors, je mange encore des légumes de mon jardin. J'achetais les graines chez l'épicier et j'en faisais venir par la poste. Je ne me souviens pas du nom du grainetier... Mon fils, il aimait labourer, tout ça. Il a appris avec nous, à la ferme. Il aimait ça. Il était comme moi, il aimait être au grand air. Il fait un peu comme je faisais. Il a un voisin qui lui donne du fumier de mouton.

On avait quelques fruitiers, pommes, quetsches, reine-claude. Je ne me souviens pas des variétés. C'était mon mari qui faisait la taille. Il avait appris quand il était prisonnier de guerre. Il travaillait au chemin de fer à l'époque mais il apprenait beaucoup de choses. Le bio, je sais que c'est sans pesticides. Je trouvais que c'était bien ce que mon petit fils faisait. Mes arrières petits enfants ont entre 6 et 8 ans. Ma fille cultive beaucoup de fleurs à Saint-Germain-du-Bois. Mon gendre, le jardin, c'est pas du tout son truc. Il en avait jamais fait et puis il n'aime pas ça.

Moi, j'avais un peu de fleurs, mais pas beaucoup... des reines marguerites, j'avais des beaux lilas, des cosmos, des rosiers.

Il y a cent ans, il y avait déjà des cancers. La première femme de mon père en avait un. Maintenant, quelle famille ne connaît pas ça ? Je ne suis pas d'accord avec les produits chimiques qu'on utilise en agriculture. Mon fils désherbe sa cour avec ces produits. Moi, je ne suis pas d'accord avec ça. D'ailleurs, je n'en utilisais pas. Moi, je faisais du purin d'ortie.
A ce qu'il paraît, y en a même qui en font de la soupe. J'avais des orties, près de la mare. Dans le temps, toutes les maisons bressannes avaient leur mare ! On s'en servait pour faire les briques. Alors que chez nous, au Deschaux, y'en avait pas. A coté de chez moi, il y avait une mare mais elle a été comblée quand il y a eu l'eau courante.

Moi, je cuisinais des épinards et de l'oseille, à la crème avec des croûtons. Sinon, on allait bien chercher les pissenlits. Et puis, je connaissais quelqu'un qui allait chercher des asperges, le long des rivières mais je n'ai jamais goûté et je n'ai jamais su ce que c'était exactement. On allait chercher des mûres, des noisettes. Je faisais de la gelée de mûres. Mais après, j'avais du diabète alors je n'ai plus fait de confitures.

Aussi, on plantait des œillets d'Inde et des capucines. J'adore ça, les capucines !

Dans le parc du château de Baudin, il y en avait beaucoup. Qu'est ce que c'est beau !
J'avais des tomates jaunes et des tomates-cerises. Je notais la date des semis sur le calendrier. J'aime beaucoup les tomates. J'en fais cuire une ou deux, je casse un œuf et je rajoute de la crème. Je faisais beaucoup d'épinards aussi. J'aimais beaucoup ça. J'aime les radis, aussi. J'ai fait de la soupe de fanes de radis...

J'ai un puits sur mon terrain, de trois mètres de profondeur. Mon fils a fait mettre une pompe. Il doit arroser le jardin avec l'eau du puits. Moi, j'arrosais le soir, pour que ça reste frais toute la nuit. Parce que si vous arrosez le matin, l'eau s'évapore. Je faisais des conserves, et puis après j'ai eu un congélateur. Mais je continuais à faire les bocaux. Parce que certains légumes n'ont pas le même goût. L'autre jour, j'ai trouvé le moyen d'acheter à Lidl trois tomates qu'avaient pas de goût et quelques poires que j'ai été obligée de cuire. Les tomates étaient infectes. En même temps, elles viennent de je ne sais où. Elles poussent sous des serres....

Quand j'étais petite, les fraises me donnaient de l'urticaire. Quand maman faisait un plat de fraise à la crème, moi je mangeais une raie de chocolat avec du pain. C'était presque une punition. Et maintenant, je peux en manger, ça ne me fait plus rien ! Mes parents cultivaient de la camomille, de la verveine ... Ma mère nous faisait des laits de poule. Vous savez ce que c'est un lait de poule ? Elle faisait chauffer du lait avec un jaune d'œuf et du sucre, comme fortifiant. Elle faisait de la tisane de tilleul.

Moi, ce que j'aimais bien manger, quand c'est gelé, c'est les nèfles. Le néflier, c'était un arbre. Elle faisait aussi de la confiture de tomates vertes... qu'est ce que c'était bon ! Maintenant que j'ai du diabète, je suis punie... Je ne peux plus manger de bonnes choses....

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Solange C.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Solange C., 84 ans

Bletterans, le 16 mars 2016

J'ai suivi mon mari à Saint-Dizier, à Dijon, Langres, Chaumont. Il était ébéniste et je travaillais avec lui. Je travaillais le bois et je m'occupais un peu des comptes avec lui. Puis, nous sommes revenus à Frangy. Où que nous soyons, nous avons toujours eu du terrain et fait du jardin ! A Frangy, par exemple, j'ai plus d'un hectare de terrain.

On ne travaillait pas tout. Le jardin, c'était à peu prés mille mètres carrés. Je plantais des choses que d'autres ne plantaient pas. Par exemple, on a toujours eu des asperges. On faisait du jardinage comme tout le monde à la campagne. Mais les asperges, tout le monde n'en cultivait pas parce qu'il fallait améliorer la terre, mettre du sable pour que la terre soit moins lourde. Fallait faire une tranchée et planter les asperges à peu près à 50 cm l'une de l'autre. Ensuite, il fallait remplir avec du sable. On les cachait l'été et puis on les ouvrait l'hiver. C'était du travail mais j'aimais ça.

Pour dire, je n'ai jamais acheté de légumes ! J'ai fait mon jardin jusqu'au bout. L'année avant ma venue ici au foyer, j'ai encore fait mon jardin. Je ne consommais que les légumes de mon jardin qui produisaient bien. Des pommes de terre, on en faisait assez pour notre consommation. On faisait un champ de pomme de terre à part. Elles n'étaient pas dans le jardin.

Mes parents avaient repris la ferme que mon grand-père avait rachetée. C'était une ferme de châtelains. Ils faisaient du jardin, bien sûr. Ils avaient des bêtes. Fallait faire vivre tout ce monde là. Le jardin était comme tous les autres. On y cultivait des poireaux, des carottes. Il faut dire qu'à cette époque, on faisait de la soupe tous les jours. Il fallait nourrir toute la famille, mes grands parents, mon père, ma mère, moi et mes quatre frères.

Il y avait de la vigne aussi. Mes parents faisaient leur vin, comme tout le monde ici. Chacun avait sa petite vigne. C'est pas que ça faisait du bon vin mais bon... Comme dans les années vingt, il y avait eu le phylloxera, c'était des raisins américains. Y'avait des raisins pour faire le vin blanc qui étaient très résistants, on appelait ça le noa.

Il y avait l'oberlin et de l'autre. C'était pas du très bon raisin à manger. Quand on venait de le faire, c'était du vin doux. Il était bon mais ça ne durait pas. Quand je lis des livres là-dessus, je me rend compte des dégâts de ça a pu faire, le phylloxera. Pour les vignerons du Jura mais aussi de Champagne et jusque dans la vallée du Rhône, ça a été une vraie catastrophe. Comme je ne fais plus de jardin, je ne lis plus trop les revues comme le Rustica.

En salades, on avait la laitue, la batavia, la scarole, en fonction de la saison. Les laitues c'était au printemps avec la grosse blonde. On avait la scarole d'hiver (je ne me souviens plus de son nom), qu'il fallait rentrer parce qu'elle gèle. Alors, nous, chez mes parents, on avait pris l'habitude, on arrachait la scarole, on la repiquait dans une brouette et puis on la rentrait à l'abri du gel. Mon mari avait essayé de les repiquer directement à la cave mais c'était trop de travail alors on utilisait la brouette.

Dans les pommes de terre, y'avait la blanche plus délicate mais qui était la meilleure pour la soupe. On disait « la blanche ».

Y avait peut-être plus de variétés de notre temps quand même, par rapport à mes parents qui faisaient eux-mêmes leur semences. C'est comme tout, on a évolué. On a toujours cherché à faire des variétés nouvelles.

Les tomates, y'avait la tomate maraîchère, la tomate russe (je ne sais pas si elle venait de Russie), la cœur de bœuf (celle là, elle venait très grosse) et puis une autre très bonne mais aussi très délicate. Du temps de mes parents, on cultivait déjà beaucoup de tomates. On faisait beaucoup de sauce tomate. On en mettait même en bouteille, dans des anciennes bouteilles de champagne (il fallait ficeler le bouchon pour ne pas qu'il saute quand on les stérilisait) et en bocaux. On faisait une grosse consommation de tomates ! Avec mon mari, on a continué à en faire sous serre.

On faisait des radis aussi, au printemps. La nuit, on recouvrait les planches avec des paillassons. On faisait de la salade, des fraisiers... ça venait tout plus tôt pour peu qu'on y arrose et qu'on aère. On utilisait l'eau du puits. On a toujours eu un puits voire deux. C'était mon mari qui les faisait. Dans la maison ou j'ai vécu les derniers temps, il y en a un à la cave et un autre dehors. On utilisait un jet et puis des arrosoirs.

Chez mes parents, il y avait aussi un puits mais l'eau était trop froide au printemps, il fallait la puiser d'avance. Les gens maintenant ne se servent plus de l'eau de leur puits. Faut toujours arroser le matin tôt et le soir tard. Parfois, on faisait les deux, quand il faisait bien chaud. Et sur la terre de préférence. Sinon, ça brûle la plante.

En campagne personne n'achetait des légumes. Maintenant, ça a changé. Les gens ont plus d'argent que du temps de nos parents. Mais nous, on avait tout. On avait du bon beurre, de la bonne farine. Du lait, de la crème. On faisait du fromage. On faisait même notre pain. Il en fallait. C'était des miches. Ça faisait des sacrées tartines. Et puis avec la soupe, c'était bon. C'était du travail mais on avait de quoi manger. On faisait beaucoup de poules, des œufs. Pendant la guerre, on n'a pas souffert de la faim. On manquait surtout de vêtements.

Mes parents ne cultivaient pas de plantes pour se soigner. Ils allaient chez le médecin, enfin, moins que maintenant parce qu'ils n'avaient pas la sécurité sociale. Ils faisaient des tisanes. Ma grand-mère cueillait des feuilles rouges dans les buissons. Je me demande si c'était pas des ronces.

Elle avait des fleurs dans son jardin, c'était comme des petites marguerites qu'elle cueillait et qu'elle faisait sécher pour en faire de la tisane, pour digérer. Elle ne buvait pas de café. Elle faisait de la chicorée. C'était des racines qui ressemblaient à des racines de salade qu'elle faisait sécher et griller. Elle avait d'autres plantes mais je ne me souviens plus. J'étais enfant. Je n'y faisais pas attention. Elle connaissait sans doute mieux les plantes que nous. On pensait peut être que ce n'était plus utile, qu'on n'en avait plus besoin. Après, on allait au docteur. Une chose est sûre, les plantes ça fait du bien à l'organisme.

Ma grand-mère et mes parents faisaient aussi attention à la lune. Surtout pour certaines choses. Par exemple, le radis... je sais plus si c'était en vieille lune... j'avais noté tout ça sur un cahier, il faudrait que je le retrouve !

Y'avait du thym, du laurier parce qu'on en avait besoin en cuisine. Aujourd'hui, la cuisine est trop parfumée. Ça dénature ce qu'on mange. Ce qui nous amène le cancer, c'est les traitements. Là où il y a le plus de cancer, le plus de leucémie, c'est en Champagne. Enfin, partout ailleurs, surtout dans le vignoble. Je ne sais pas s'ils traitent encore contre le phylloxera.

Nous, on traitait contre les pucerons et on mettait du cuivre, de la bouillie bordelaise sur les tomates. On savait qu'elles étaient malades quand elles avaient des taches sur les feuilles. Après, ça venait sur les fruits et c'était fichu. Ça, c'était déjà du temps de mes parents. Dans notre jardin de Frangy, on avait tout le temps des limaces alors, oui on achetait de l'anti-limaces. Du temps de ma grand-mère, elle mettait des cendres mais nous, non, il y en avait tellement ! Des chenilles aussi, sur les choux. On achetait les traitements en magasin. On ne se posait pas la question de savoir si c'était bon ou pas pour la terre ou pour notre santé.

Sinon, on a toujours eu des arbres. Beaucoup d'arbres. Les cerisiers en fleurs, c'est vraiment joli. Les cerisiers, mon mari avait calculé pour planter des variétés qui produisaient de façon étalée sur pratiquement un mois. Y'avait des grosses qui venaient noires, des cœurs de pigeon. Il y a aussi des poiriers qui donnent des fruits précoces, les premières qui viennent. Les poires sont bonnes et fondantes. Un jour, mon mari revient avec plein de chenilles sur le dos. C'était le poirier, il en était rempli ! Alors mon mari a traité tout de suite. Quand les feuilles étaient tombées, il faisait le traitement d'hiver.

MÉMOIRES DE JARDIN

Suzanne F.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Suzanne F., 93 ans

Bletterans, le 2 mars 2016

Moi, j'ai toujours été cultivatrice. J'avais un grand jardin. On en faisait des champs de pommes de terre, de tout, de tout, des côtes de bettes... suivant la saison. A la fin, c'est mon gendre qui labourait mon jardin. Qu'est ce qui y en avait, des bras pour travailler...

Pendant la 2ème guerre, on avait des bœufs parce que les chevaux avaient été réquisitionnés. Les bœufs, c'était pas comme les chevaux, fallait les dresser puis les guider.

Je faisais aussi des patates « primeurs », les premières. J'en mettais une vingtaine de pieds dans le jardin. De mon temps, on cultivait un journal de patates, un journal de betteraves, du blé, du maïs...On sarclait, tout à la main. On mangeait la soupe midi et soir. Les patates, y'avait l'arli rose et le chmili, et une grosse patate blanche, on en faisait de la fécule. On faisait des choux cabus, des choux de Bruxelles. En salade, c'était la laitue, la scarole, la mâche. On récoltait de la salade presque toute l'année, sauf quand il faisait très chaud, alors là, la laitue était vite montée. Comme tomate, y'avait les hybrides dans les dernier temps pis de la cœur de bœuf, celle là, c'était la meilleure, mais elle a pas toujours existé. On ne mangeait pas beaucoup de tomates, comme maintenant, en salade.

Y'avait aussi des épinards, de l'oseille et beaucoup de haricots verts qu'on mettait en conserves.

On allait dans les champs alors le jardin, ben, il était pas trop désherbé. On arrosait pas beaucoup non plus, on avait pas le temps ! On récoltait ce qu'on récoltait. On avait des champs sur Mouthier, Torpes et Authumes. Y'avait les « moirots », les « boulets », les « routes », le « champ doré », « ramouille », ça c'était sur Authumes. Puis il y a eu le remembrement, et ça a été tout dispersé.

J'ai des neveux qui sont dans l'agriculture, je vous assure c'est pas du gâteau parce que y a trop de paperasse. Il faut tout marquer, les vaches, tout, tout, tout. Faut avoir une quantité de vaches. La salle de traite, il faut avoir stabulation, tout, tout, tout. Il faut être aux normes. Autrement, si vous ne suivez pas, vous êtes morts. Aujourd'hui, il n'y a plus de fermes. Y'en a plus que deux qui font du lait dans la commune de Torpes. Mon neveu, et un autre. Ils ont une cinquantaine de vaches. Alors que, dans le temps, on avait cinq, six vaches. Et on faisait de tout. C'était pas le même genre de vie. Les jeunes qui s'installent aujourd'hui, ils peuvent pas faire vraiment du biologique. Je pense pas... Bio, ça peut exister mais moi, ce que je comprends pas, c'est quand ya un champ qu'on traite biologique, pis qu'il y en a un autre à coté qui n'est pas biologique, moi, je dis que le champ d'à coté n'est pas biologique non plus. Ce serait bien que ce soit vraiment biologique comme ils disent.

Nous on employait un peu d'engrais... On mettait des scories, des scories potassiques, de l'ammonitrate. Mais on n'en mettait pas beaucoup. Ça, c'était dans les années 50 ,60. Avant, on mettait du fumier dans tous les champs. C'était le meilleur engrais. On travaillait avec un cheval, la herse. On a tout le temps cultivé en sillons. C'était pas plat comme maintenant, parce qu'au dessus, ça craignait moins l'humidité. Mais maintenant, ils labourent beaucoup plus profond. Nous, avec les petites charrues, on labourait pas très profond. Maintenant, ils distribuent des engrais liquides. C'est-à-dire qu'on laboure moins profond maintenant parce que, soit disant, faut pas ramener la terre du fond. Alors, il y en a qui font avec les disques. Ça remue mais ça retourne pas la terre.

Nous, à Torpes, on avait de la terre assez lourde. C'était une terre blanche un peu lourde. Il fallait la prendre au bon moment. Y'a des moments, c'était trop sec, et d'autres moments, c'était vraiment trop mouillé. C'était pas vraiment argileux mais fallait pas aller trop profond. C'était argileux au fond. Elle filtrait pas.

Heureusement que mes enfants n'ont pas repris la ferme. C'est un métier de misère. Mais les agriculteurs, vous savez, ils sont plus courageux. Quand on voit les moissonneuses de maintenant... Nous on est dépassés, dépassés.

MÉMOIRES DE JARDIN

Yvette L.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Yvette L., 86 ans

Bletterans, le 16 mars 2016

Mes parents faisaient du jardin à Chapelle-Voland... enfin, surtout ma mère. Après, je me suis mariée, mais je n'ai pas tellement fait de jardin. Nous, on venait surtout arracher l'herbe. J'ai travaillé chez un jardinier à Louhans. Les patrons plantaient, semaient et nous on désherbait, on faisait la cueillette, on faisait des bottes de radis pour les marchés.

On utilisait déjà du désherbant chimique mais ma foi, moi je ne savais pas bien ce que c'était. Il faisait la culture des légumes et des fleurs (les chrysanthèmes, les primevères, les pensées).

Mes parents étaient agriculteurs. Dans leur jardin, il y avait des choux, des épinards. Je ne me souviens pas du nom des variétés. J'ai aidé jusqu'à ce que je me marie. Ma mère cultivait de la camomille pour faire des tisanes, pour la digestion. Je ne me rappelle pas qu'elle ait cultivé d'autres plantes pour se soigner.

Mon père et mes frères préparaient la terre à la bêche. Et avec maman, on l'affinait. On cassait les mottes avec un genre de croc. C'était beaucoup de travail parce qu'on faisait tout à la main. On utilisait aussi la binette et le râteau. On ne travaillait jamais par plaisir. Fallait le faire, c'est tout. Et maintenant, c'est pour ça que j'ai mal partout.

Les foins, c'était encore autre chose. Tout le monde participait. On fauchait et on mettait en andins avec un râteau-faneur, ensuite, on faisait des bottes à la machine. Mon père et mes frères chargeaient et déchargeaient les voitures. Ensuite, on stockait les bottes dans le grenier à foin. Il fallait quand même pouvoir les porter...

Ma sœur travaillait avec moi à Louhans. Elle faisait la soupe mais moi je travaillais au jardin. C'était pas tout à fait le même travail. Avec mon mari, on a repris la ferme de mes parents. On a pas vu trop de changement avec l'époque de mes parents. C'était bien toujours pareil. Le matériel coûtait cher ; on pouvait pas toujours le payer. On a quand même acheté un tracteur. Mon père, lui, travaillait avec des chevaux.

On ne mettait pas tellement d'engrais à part du fumier. Je ne me rappelle pas si on mettait des engrais chimiques. A part peut être sur les pucerons, ou sur les limaces, mais je ne me souviens plus ce qu'on mettait. Sûrement qu'on en mettait un peu quand même !
Maintenant, les gens mettent de moins en moins de produits... à moins que ce soit de plus en plus. Mais moi, je ne suis pas trop pour. Y'en a qui mettaient des cendres mais je ne sais pas si ça faisait effet. J'ai jamais fait de jardin pour moi, à part des pommes de terre. Pour le reste, on achetait sur le marché.

”

MÉMOIRES DE JARDIN

Yvonne R.

Paroles recueillies dans le cadre du projet « Mémoires de jardin » en 2016, porté par le CPIE Bresse du Jura avec la complicité du Foyer logement EHPAD de Bletterans, et soutenu par la Fondation de France. Photo : Vincent Bidault

Yvonne R., 86 ans

Bletterans, le 25 février 2016

Mes parents étaient cultivateurs. Ils avaient une petite ferme. C'était un petit jardin, attenant à la ferme. Ma sœur aînée s'en occupait avec ma mère. C'était des carrés avec des planches de légumes, du persil, de la ciboulette. On mettait les patates à part. Mon père fumait la pipe.
Il utilisait des bœufs pour les travaux des champs (le labour).

On faisait des veillées. On demandait parmi les voisins qui voulait venir. On échaillait* pis après on mangeait un petit bout de ce qu'on faisait quoi. Ensuite, on pendait les épis pour les faire sécher sous les avant-toits des maisons.
Le maïs, c'était pour les bêtes et nous ben, on mangeait les gaudes à la place du café. Ça nous faisait notre petit déjeuner.

*Echeiller consiste à débarrasser les panouilles de leur peau (feuilles).

Mon père avait des vaches alors on avait du lait. On l'emmenait à la fromagerie pis on achetait le gruyère et le beurre. On avait aussi des truies pour les petits cochons. Sinon, on avait des poules et des canards. On ne mangeait de la viande que le dimanche, et on faisait de la soupe tous les jours. De la soupe de pomme de terre, de la soupe de poireaux-carottes.
On faisait des conserves pour les haricots, tout ça... On séchait les haricots verts sous les toits des maisons aussi. On cultivait des tomates, mais pas d'aubergines. Des topinambours, on n'en a cultivé pendant la guerre, parce qu'on ne trouvait pas de patates.
Je me rappelle d'en avoir mangé qu'on trouvait ça pas tellement bon. Les rutabagas, on en mettait dans la soupe. Ça remplaçait les navets.

Pour les patates, on gardait les semences de l'année d'avant, on les faisait germer bien entendu, qu'elles soient prêtes pour les planter à telle saison. Y'avait une saison pour les planter.
Ce qui m'a marqué c'était ce que mon mari faisait au jardin parce qu'on a pas eu un jardin tout de suite. On en a eu un quand on est revenus à Bletterans après 30 ans passés à Paris. On a fait bâtir une maison et on avait un grand jardin.

Alors mon mari s'est remis à cultiver le jardin parce qu'il en avait fait chez lui aussi, en Bretagne parce qu'il était breton. Il aimait la terre et il s'y connaissait.
Les artichauts, ça se faisait beaucoup en Bretagne ! Mais lui n'en a jamais cultivé. Peut être parce qu'il pensait que ça allait pas pousser là.

Moi je n'allais pas du tout au jardin. C'était lui qui s'en occupait. Il avait le temps puisqu'il avait que ça à faire. Moi, je n'étais pas encore en retraite. Moi, je me promenais. On avait un arbre, je me mettais sous l'arbre, dans la balancelle, quand j'avais mon après-midi de libre.

Les fleurs, mon mari, il aimait ça. C'était lui qui les plantait, pis qui s'occupait des rosiers, qui les taillait. C'était des rosiers en buissons.

Le jardin, c'était pas mon truc mais j'ai vu faire !

”